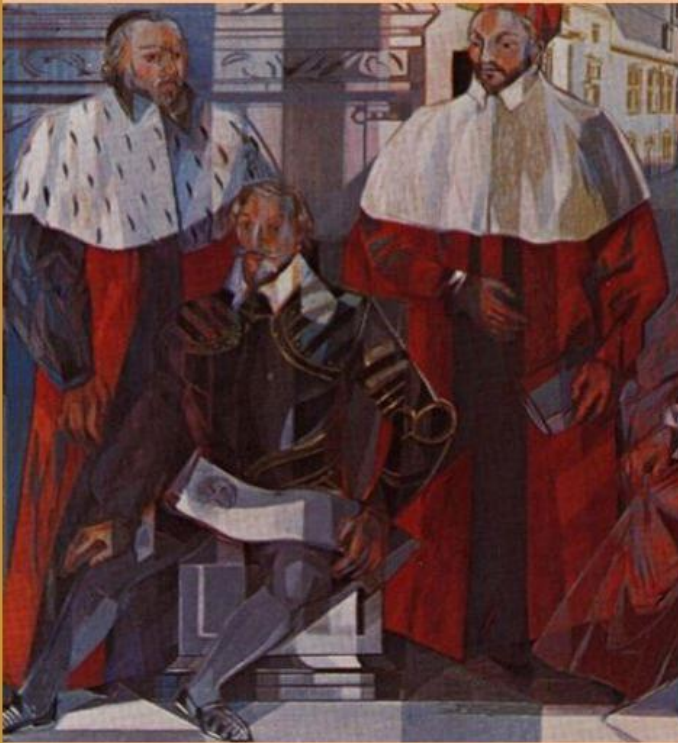


LES PORTRAITS

peints, dessinés ou gravés
à la Faculté de médecine de Nancy



Jean FLOQUET, Jacques VADOT, Bernard LEGRAS

Couverture : *Fresque de la Faculté de médecine* (partie centrale)

Dans cette œuvre située dans le hall d'entrée de la Faculté, Camille Hilaire s'emploie à réaliser une évocation historique où il fait figurer les prestigieux acteurs du développement de la médecine lorraine (voir détails et explications ci-après).



Fac-simile de la fresque allégorique de Hilaire¹ réalisée en 1955 pour « Le Foyer » de l'Amphithéâtre Parisot, rue Lionnois à Nancy représentant trois des étapes de l'enseignement médical en Lorraine. Au centre : Le Duc Charles III et son cousin le Cardinal de Lorraine, fondateurs de l'Université de Pont-à-Mousson en 1572, accompagnés de Charles Lepois, premier doyen de la Faculté de médecine. A droite : Stanislas Leszczynski, le Chancelier Chaumont de La Galaizière et Charles Bagard, fondateur du Collège Royal de médecine à Nancy, en 1752. A gauche : Adolphe Thiers, Président de la République qui signa, en 1872, le Décret de « Transfèrement » à Nancy de la Faculté de médecine de Strasbourg, et le Professeur Joseph-Alexis Stoltz, ancien doyen de Strasbourg et premier doyen de cette nouvelle faculté.

¹ **Camille Hilaire** (1916-2004) est un peintre français né à Metz qui obtiendra le second grand prix de Rome de peinture en 1950. Il est nommé en 1947 professeur de dessin et de composition décorative à l'*École Nationale des Beaux-Arts et des Arts appliqués* de Nancy où il enseigna jusqu'en 1958. Hilaire, qui laisse une œuvre de grande ampleur, va se livrer notamment à « cet exercice enivrant » des grandes œuvres murales en divers lieux (fonderies de Pont-à-Mousson, lycée de jeunes filles de Metz,...). Deux de ses œuvres concernent le patrimoine hospitalo-universitaire nancéien, l'une à la Faculté de médecine, l'autre à l'ancien centre de transfusion à l'hôpital central.

Table des matières

	page
Préambule	7
Préface	9
Introduction	14
CINQUANTE TROIS TABLEAUX	15
I - Les six tableaux octogonaux	20
II - Les douze tableaux des médecins et chirurgiens des ducs de Lorraine	40
III - Les treize tableaux des enseignants de la Faculté de Pont-à-Mousson	76
IV - Les sept tableaux des enseignants du Collège royal de médecine	114
V - Les neuf tableaux des professeurs de la période révolutionnaire	140
VI – Les six tableaux des professeurs de la nouvelle Faculté	168
TROIS DESSINS, UN BAS-RELIEF ET UNE GRAVURE	181
ANNEXES	201
La Lettre du musée	210
Index des noms des personnes	224

Préambule

Bernard LEGRAS

En 2012 est paru *Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy* édité par Gérard Louis et cosigné par quatre professeurs de Nancy : A. Larcen, J. Floquet, P. Labrude, B. Legras.

Alain Larcen, décédé la même année fut l'âme de ce travail collectif qui lui fut dédié. Ce livre complétait ceux qu'il avait impulsés, consacrés aux hommes² et aux bâtiments³ du Centre hospitalier de Nancy.

L'ouvrage sur le patrimoine comprend cinq parties : Les objets symboliques ; Les peintures, tableaux, tapisseries ; Les sculptures ; Les œuvres imprimées et illustrées ; Les collections.

Le texte du nouveau livre reprend essentiellement en l'adaptant la partie consacrée aux tableaux, écrite par Jean Floquet. Parmi les modifications, outre le format un peu réduit, la présentation a été homogénéisée : pour chaque portrait, on découvre le tableau (ou le dessin) puis le texte explicatif sur une (ou plusieurs) page(s) distincte(s)⁴.

En annexe, figurent une liste de tous les textes principaux parus dans *Les Lettres du musée* et un index alphabétique.

² B. Legras : *Les Professeurs de Médecine de Nancy - Ceux qui nous ont quittés*. Plusieurs versions parues : en 2006, 2010, 2013 et 2019.

³ A. Larcen et B. Legras (sous la direction de) : *Les Hôpitaux de Nancy : L'histoire, les bâtiments, l'architecture, les hommes*. Ed. Gérard Louis, 2009.

⁴ L'ouvrage est réalisé en auto-édition (système KDP).



Alain Larcen, Jean Floquet, Pierre Labrude, Bernard Legras⁵
*Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire
 de Nancy*
 Ed. Gérard Louis, 2012

⁵ A. Larcen : professeur de médecine (réanimation) ; J. Floquet : professeur de médecine (anatomie pathologique) ; P. Labrude : professeur de pharmacie ; B. Legras : professeur de médecine (santé publique).

Préface

Jacques VADOT⁶

Par la peinture l'artiste essaye d'exprimer ce qu'il voit ou ce qu'il ressent dans le souci de la représentation du réel ou de l'imaginaire. D'autres modes d'expression existent comme la sculpture, la gravure ou le moulage, l'ensemble constituant les « Beaux-Arts ».

Ainsi la peinture peut s'adapter à la mode ou à l'époque. Parfois naïve ou très descriptive comme la célèbre « Leçon d'Anatomie » de Rembrandt, elle devient plus solennelle comme l'espagnole ou plus souriante et gracieuse comme la peinture italienne, où l'art religieux domine.

Mais c'est sans doute à travers l'histoire qu'elle a aussi trouvé une utilisation plus large et fréquente. Une « fresque » permet de résumer plusieurs périodes comme c'est le cas de celle réalisée par le peintre lorrain Camille Hilaire (1916-2004) pour la Faculté de médecine de la Rue Lionnois, à la demande du Doyen Beau. Un « fac-similé » partiel a été installé dans le hall d'entrée du bâtiment administratif de la Faculté de Brabois⁷.

Antoine Beau (1909-1996) fut avec Gilbert Percebois (1930-2018) à l'origine du premier musée d'histoire de la médecine, situé dans l'ancienne faculté. Mais cette structure, un peu confidentielle, était en fait réservée à un public limité.

Après la disparition du Professeur Antoine Beau, « le flambeau » fut repris par le Doyen Georges Grignon (1927-2005) qui orchestra son transfert à la Faculté de médecine de Brabois,

⁶ Dermatologue, président-fondateur de l'*Association des Amis du Musée de la Faculté de Médecine (AMFMN)*.

⁷ Réalisation : Service Info-Médias de la Faculté de médecine - René Guérard.

avec la participation de Christiane Pelletier, et avec le soutien sans faille du Doyen Jacques Rolland. Il en fut le « Conservateur ». Aidé par deux amis de longue date, Jean Floquet et Jacques Vadot, le « Musée » put ainsi se développer sur un mode plus « ouvert au public », avec sa galerie historique située dans la salle du conseil, de nombreux tableaux exposés dans les deux salles de thèse et d'autres salles de réunion. Des panneaux explicatifs ont été réalisés pour chaque période⁸.

La Faculté de médecine de Nancy-Brabois peut ainsi s'enorgueillir de pouvoir exposer une « Histoire de l'enseignement médical en Lorraine » à travers une riche collection de peintures allant de la Faculté de Pont à Mousson à l'actuelle, en ayant traversé l'époque de Stanislas, la période révolutionnaire et une grande partie du XIX^{ème} siècle, avant d'accueillir, en 1872, les enseignants de la Faculté de Strasbourg refusant de passer sous le joug prussien.

C'est cette collection que nous voudrions mettre en valeur dans ce recueil qui commencera avec les médecins des Ducs de Lorraine avant d'être consacré uniquement à ceux qui ont « enseigné » au cours de nombreux siècles.

Une première « Association des Amis du Musée de la Faculté de Médecine » fut créée, en 1996, pour servir de « bras armé » à cette nouvelle structure. Elle permettait de trouver des « aides extérieures » (dont l'Association des Chefs de services hospitaliers), de publier « Lettres » et documents ou d'organiser divers événements. Elle a été présidée successivement par moi-même puis le Professeur Jean-Luc Schmutz.

*Depuis 2019 elle est devenue « Association des Amis du Musée de la Santé de Lorraine » après l'arrivée en 2018 sur le plateau de Brabois des Facultés d'odontologie et de pharmacie, en lien étroit avec le **Centre Hospitalier Régional Universitaire**,*

⁸ Réalisation : Service Info-Médias de la Faculté de médecine - René Guérard.

constituant un « Pôle Santé ». Son actuel président en est le Professeur Pierre Labrude.

En 2005, au décès de Georges Grignon, Jean Floquet avait été nommé au poste de « conservateur », cette charge ayant été transmise en 2020 à Philippe Wernert. Ce dernier a orchestré le transfert de nombreuses vitrines, provenant de la Faculté de pharmacie de la rue Albert Lebrun à Nancy. Elles ont été installées au rez-de-chaussée du premier bâtiment construit à l'entrée du Pôle Santé dans une grande salle mise à notre disposition⁹. Avec la participation de quelques membres motivés du conseil d'administration ont été rassemblés dans ces vitrines documents, petits et moyens matériels relatifs à la médecine, l'odontologie, la pharmacie et les hôpitaux. Des objets plus importants ont été installés dans des espaces libres.

Ainsi notre musée a pu compléter et diversifier son patrimoine jusqu'alors surtout orienté vers les « Beaux-Arts ».

⁹ Le projet d'attribution d'un nouvel espace pour le « Musée » (bureau-réserves-exposition) avait été présenté et défendu par le Doyen Marc Braun que nous remercions chaleureusement.

Introduction

Jean FLOQUET

Pour situer les œuvres d'art dont nous allons parler dans cet ouvrage, un bref rappel historique du développement des structures de la santé est utile.

L'*Université lorraine* naît à Pont-à-Mousson en 1572 par la volonté du pape Grégoire XIII, sollicité par le duc de Lorraine Charles III et son cousin le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims. La bulle papale *In supereminenti* confie à la Compagnie de Jésus cette nouvelle institution chargée de veiller à l'orthodoxie religieuse de cette « marche » menacée par la Réforme. La médecine ne sera enseignée qu'à la fin du siècle, le premier doyen, homme éminent, étant Charles Lepois. Peu riche en enseignants, cette faculté sera toujours fragile et menacée, en particulier par sa ville voisine, Nancy, capitale administrative du duché. Avec le roi Stanislas, les médecins nancéiens obtiendront la création d'un *Collège royal de médecine* (1752), concurrent indiscutable de la faculté. Mais Stanislas, respectueux de la Compagnie de Jésus, contrairement à son gendre Louis XV, n'ira pas au-delà d'une association entre les deux structures (1753). Il faudra attendre la mort de Stanislas et le rattachement de la Lorraine à la France pour que - les Jésuites étant chassés de Lorraine par la France - l'Université soit transférée à Nancy. La Faculté de médecine cohabite alors avec le Collège royal beaucoup plus cordialement jusqu'à la Révolution.

Pendant la période révolutionnaire et jusqu'en 1872, l'enseignement médical lorrain est mis en veilleuse et ne subsiste, au moins au début, que par la création de structures fragiles mais qui éviteront le pire. Profitant des décrets successifs, des hommes et notamment des chirurgiens vont créer successivement une *Société de santé*, vite remplacée par

une *Ecole libre* dite parfois *particulière de médecine* (1796), sans caractère très officiel. Un enseignement plus reconnu se reconstitue avec des *Ecoles secondaires* qui forment des officiers de santé. Celle de Nancy sera créée en 1822. Elle deviendra finalement *Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie* en 1843.

La guerre de 1870 va modifier une dernière fois ce paysage. La Faculté de médecine et l'Ecole supérieure de pharmacie de Strasbourg devant fermer en raison de l'annexion par l'Allemagne, leur « transfèrement » a finalement lieu, et c'est Nancy qui hérite de cette faculté et de cette école de plein exercice¹⁰. Toutes deux perdurent depuis cette date.

La Faculté de médecine de Nancy a rassemblé un ensemble important de collections diverses et notamment les portraits d'enseignants présentés dans cet ouvrage¹¹. Le musée créé par le professeur et doyen Antoine Beau joue un rôle essentiel dans la gestion de ce patrimoine artistique.

¹⁰ En 1870, il n'y avait que trois facultés de médecine et trois écoles supérieures de pharmacie en France : à Paris, Montpellier et Strasbourg.

¹¹ Nous n'avons pas fait figurer dans ce livre deux portraits de professeurs appartenant au musée Lorrain de Nancy (on les trouve dans l'ouvrage de référence). Il s'agit du tableau de Philippe Dupuy représentant Joseph Jadelot (1700-1769) dernier doyen de la Faculté de médecine à Pont-à-Mousson. Le second tableau peint par François Senémont est celui de Dominique Laflize (1736-1793) enseignant du Collège royal de médecine.

Première partie

CINQUANTE TROIS TABLEAUX

I - Les six tableaux octogonaux

Six tableaux de notre collection retiennent particulièrement l'attention. Il s'agit de tableaux de forme octogonale, de taille identique, peintures à l'huile sur toile, mesurant 91x78 cm, avec un cadre en bois mouluré, soigneusement peints, tous issus de l'ancienne Faculté de Pont-à-Mousson dont ils ornaient la salle des actes¹². Ils sont donc tous antérieurs à 1768, année au cours de laquelle la Faculté fut transférée de Pont-à-Mousson à Nancy. Le doyen Beau estimait, mais n'en avait pas la preuve, qu'ils datent de la première moitié du XVII^e siècle.

Si la présence de portraits n'a rien de particulier dans une salle des actes, cette collection a pour originalité de présenter côte à côte des personnages à la fois historiques (Galien, Hippocrate, Schröder), légendaires (Hermès-Trismégiste) et religieux (Saint Côme et Saint Damien).

L'étude de ces six tableaux nous permettra d'avancer une hypothèse qui explique ces associations. Elle sera faite en trois parties, chacune d'entre elles étant consacrée à deux tableaux.

Penchons-nous donc tout d'abord sur la représentation de Saint Côme et Saint Damien. On les retrouve sur deux supports : le premier étant bien sûr deux des six tableaux octogonaux, le second le petit sceau de la Faculté de Pont-à-Mousson.

¹² Selon l'étude de Jacqueline Jourdan, (*La pharmacie à Pont-à-Mousson au temps de l'université et du jardin botanique*, thèse de pharmacie, Nancy, 1939), la localisation exacte des tableaux octogonaux est la pharmacie des Jésuites de Pont-à-Mousson.



Anonyme : *Saint Côme*



Anonyme : *Saint Damien*

1. Saint Côme et Saint Damien

Frères jumeaux d'origine arabe et issus d'une famille noble et chrétienne, Côme et Damien sont nés au III^{ème} siècle à Egée en Asie Mineure actuelle. Fort habiles dans l'art médical, ils parcourent les villes et bourgades, guérissent les malades au nom du Christ. Ils exercent leur art gratuitement et deviennent ainsi les *Anargyres*, « *ceux qui repoussent l'argent* ».

Battant en brèche l'autorité du proconsul Lysias, juge en la ville d'Egée, ils subissent le martyre dont les différents épisodes sont purement légendaires : ils sont jetés enchaînés dans la mer, mais un ange rompt leurs liens et les ramène au rivage. Lysias les fait attacher à un poteau et ordonne de les brûler vifs, mais les flammes se retournent contre les bourreaux. On tente de les lapider et de les percer de flèches, mais les flèches et les pierres refusent de les frapper. De guerre lasse, Lysias les fait décapiter avec leurs trois autres frères vers l'an 287. Les restes des martyrs furent enterrés à Cyr et transportés plus tard en la basilique Saint Côme et Saint Damien de Rome. Ces saints ont été très honorés à Rome, à Byzance et en Orient.

L'empereur Justinien (527-565) guéri par l'intercession des deux saints, orne leur église à Constantinople qui devient un lieu de pèlerinage. Le pape Symmaque (498-514) leur dédie un oratoire, et Félix V (526-530) une basilique au Forum. Le culte est ensuite diffusé en Europe à partir de la légende dorée de Jacques de Voragine qui rapporte la greffe miraculeuse d'une jambe empruntée à un Ethiopien défunt au profit du sacristain de l'église Saint Côme et Saint Damien à Rome. Ce dernier atteint de gangrène gazeuse fut guéri et se retrouva donc avec une jambe noire, l'autre blanche.

Au XII^{ème} siècle, lors des croisades, des reliques des deux saints sont offertes au seigneur de Luzarches qui les partage entre Luzarches et Paris. Les chirurgiens, dont la corporation est l'une des plus anciennes de France, choisissent alors pour saints patrons Côme et Damien et prennent comme principal engagement de consulter gratuitement les pauvres, le premier

lundi de chaque mois, respectant ainsi les qualités d'anargyres des deux saints.

Des saints bien ancrés en Lorraine

Si le culte de Saint Côme et Saint Damien se répand très tôt dans le monde dès le Vème siècle, il se développe également dans l'Est de la France. De nombreux lieux de culte sont ainsi dressés en leur mémoire dans notre région. L'église de Vézelize par exemple (1520), dédiée aux deux saints, a contribué par son important sanctuaire à faire connaître les saints médecins et à diffuser leur culte en Lorraine.

Plusieurs figurations de Côme et Damien existent dans l'église d'Alaincourt-la-Côte en Moselle. L'église de Benestroff, également en Moselle, compte elle aussi deux très belles statues anciennes.

Il n'est donc pas étonnant que la Faculté de Pont-à-Mousson dédie son petit sceau aux deux saints. Il faut savoir que seules deux Facultés ont choisi Côme et Damien parmi leurs Saints patrons : Pont-à-Mousson et Poitiers.

Populaires, les saints *anargyres* Côme et Damien ont été fréquemment représentés depuis l'Antiquité. Patrons des chirurgiens, ils apparaissent dans les images de confrérie, sur les sceaux et les jetons. Puissants protecteurs, ils attirent de nombreux dévots, dont certains riches et célèbres comme les Médicis. Côme l'Ancien (1389-1464) eut pour son saint patron une grande dévotion et finança les travaux de Fra Angelico, auteur de remarquables toiles illustrant plusieurs épisodes de leur légende : La guérison du diacre Justinien, l'enterrement de Côme et Damien avec leurs frères (musée San Marco à Florence).

L'iconographie des saints a retenu l'attention des historiens parce qu'on les a représentés comme des médecins de la fin du Moyen Age ou de l'époque baroque. Ils portent habituellement les vêtements amples et le haut chapeau que les médecins portaient pour affirmer leur dignité. Leurs attributs sont : la trousse, la lancette pour les saignées, la pince, la spatule, le

mortier et son pilon, le pot d'onguent, l'urinal, et tant pour s'instruire que pour rédiger l'ordonnance, plume et encre, rouleau et livre.

Les particularités des deux tableaux octogonaux de la Faculté

De manière classique, les deux saints portent le costume des professeurs de médecine de la fin du XVI^{ème} siècle : la longue robe rouge, le collet blanc, le chapeau haut.

Comme pour tous les autres tableaux octogonaux, les noms sont peints en lettres capitales rouges. Au-dessus de leurs visages identiques, puisqu'ils sont jumeaux, on devine deux fines auréoles. Leurs attributs sont eux aussi classiques et choisis parmi des instruments évoquant médecine et chirurgie : la spatule et la boîte d'onguents pour Saint Côme, le pot de panacée, remède universel contre tous les maux pour Saint Damien. Saint Côme et Saint Damien ont été représentés ici pour leur authentique qualité de médecins. On ne note aucun caractère qui soit lié à leur stature de saints et de martyrs.

Ils sont considérés comme de véritables saints médecins, et non comme des saints guérisseurs.



Anonyme : Hippocrate



Anonyme : Galien

2. Hippocrate et Galien

Dans la salle du conseil de la Faculté de médecine de Nancy, en face des représentations de Saint Côme et Saint Damien, deux portraits viennent compléter la collection des six tableaux octogonaux : il s'agit de Galien et d'Hippocrate. Leur nom est inscrit en lettres rouges comme pour tous les autres tableaux, ne laissant aucun doute quant à leur identité.

Pas une seule sculpture ou effigie de ces deux hommes n'a pu traverser l'histoire et le temps. A ce jour, leurs visages sont ceux idéalisés par les artistes du Moyen-Age. Ces tableaux ne dérogent pas à la règle en représentant les deux hommes dans des costumes médiévaux propres aux médecins. Rappelons que les vêtements ont une signification sociale selon le rang et les fonctions occupées, et si les tenues courtes sont à la mode, les robes et les manteaux longs restent l'apanage des doctes, prêtres et notables. Médecins et juristes portent le même costume : robe longue et rouge, doublée de fourrure blanche comme Saint Côme et Saint Damien. Cependant ici, pour vêtir Hippocrate et Galien, l'artiste n'a pas retenu l'habit professoral mais des habits simples de médecins. Leur appartenance à l'Antiquité est manifeste et même classique car les Anciens étaient systématiquement dépeints comme des hommes imposants, grands avec la barbe grisonnante et les cheveux longs.

Hippocrate

Ici, Hippocrate tient dans sa main gauche un crâne posé sur une table et dans la droite une sorte de scie. Pour comprendre le sens de cet attribut, il faut se pencher sur son histoire. Né vers 460 avant J-C, sur l'île de Cos, tout prédispose le jeune Hippocrate à un destin hors du commun. Fils d'Héraclide, médecin et prêtre voué au culte d'Asclépios, dieu de la médecine, il serait le vingtième descendant d'Héraclès et le dix-septième descendant d'Asclépios lui-même. A treize ans, il étudie la médecine auprès de son père mais aussi de son grand-père Hippocrate Ier, professeur d'anatomie. Pour parfaire ses connaissances, il voyage en Thessalie, Macédoine, Asie mineure, Egypte,...

Il fonde son école à Cos vers 440 avant J-C. A Athènes, il organise la lutte contre la peste qui fit cinquante mille victimes en 429 avant J-C. Il redevient ensuite, pendant de longues années, *périodeute*, c'est-à-dire médecin itinérant, avant de fonder une nouvelle école à Larissa où il s'éteindra vers 377 avant J-C. Sur son tombeau, dit-on, vécut un essaim d'abeilles dont le miel guérissait les aphtes des enfants. Ainsi finit la vie d'Hippocrate comme elle avait débuté : entourée de légendes...

La célébrité d'Hippocrate est liée à une nouvelle conception de la médecine qui s'appuie sur quelques principes : tout observer, soigner le patient plutôt que la maladie, se livrer à une estimation honnête du malade et de ses conditions de vie, seconder et faire confiance à la nature. Ce dernier principe, trait constant de la philosophie hippocratique, entraîne une certaine passivité découlant de l'importance accordée aux vertus curatives de la nature. La théorie qu'il développe sur les quatre éléments constituant le corps (air, terre, eau, feu) et les quatre humeurs (sang et chaleur provenant du cœur, flegme et froid du cerveau, bile noire et humidité de l'estomac, bile jaune et sécheresse du foie) inspirera la médecine durant des siècles. La maladie est expliquée par le dérèglement de ces humeurs. Il en reste que soigner l'individu comme une entité prise dans son

environnement avec objectivité et rigueur morale est une révolution et un concept résolument moderne.

Ses travaux, réflexions, pensées sont répertoriés dans une soixantaine de traités rassemblés dans le *Corpus hippocraticus*. Les premières règles déontologiques de la pratique médicale y sont fixées, même si le fameux serment a été rédigé par ses élèves et non par lui-même.

D'Hippocrate, la séméiologie actuelle retient encore : le syndrome méningé, le trismus du tétanos, la fièvre tierce et quarte du paludisme, l'encéphalopathie hépatique, l'hippocratisme digital de l'insuffisant respiratoire, ...

La faiblesse des connaissances anatomiques et physiologiques d'Hippocrate est expliquée par son mépris pour la dissection. Par contre, sa connaissance en ostéologie est à la hauteur de son intérêt pour la chirurgie. Il invente ainsi un treuil pour réduire les luxations, cautérise les hémorragies au fer rouge et crée un instrument pour réaliser des trépanations.

C'est cet instrument rappelant l'invention d'Hippocrate qui est ici représenté sur le tableau.

Parmi les remèdes, traités, principes et découvertes, le plus bel héritage d'Hippocrate est sans doute d'avoir prôné une médecine rationnelle, rigoureuse et objective : « *Savoir, c'est la science, croire savoir c'est l'ignorance [...]. Tout ce qui se fait, se fait par un pourquoi* ».

Galien

A l'instar d'Hippocrate, Galien est vêtu de la longue robe du médecin du Moyen-Âge. Debout, la main gauche¹³ placée sur la hanche, il pose dignement et tient dans sa main droite une plante médicinale.

Rien ne semblait prédisposer Galien à une carrière médicale. Né à Pergame en l'an 131, Galien Claude est issu d'une famille aisée. Son père Nikon, architecte et sénateur, le surnomme *Galenus* (le doux), cependant il hérite d'un caractère irascible, celui paraît-il, de sa mère.

Son père le destine à une carrière d'administrateur romain, mais à 17 ans, il s'oriente vers la médecine. Il parfait sa formation à Smyrne, Corinthe, devient l'élève d'Erasistrate et d'Hérophile à Alexandrie. De retour à Pergame, il soigne les gladiateurs et accroît ses connaissances en anatomie et traumatologie. Il dissèque par ailleurs les animaux du cirque.

Vers 162, il s'installe à Rome sur la voie sacrée où la médecine est quasi inexistante. Il s'y bâtit une solide réputation, finit par être introduit auprès de l'empereur Marc Aurèle, organise des conférences et des expositions d'anatomie. Disciple d'Hippocrate, il prône une remise en cause continue des décisions en fonction de ses propres travaux.

Bon anatomiste, il dissèque en public et transpose ses constatations animales à l'homme, source de ses erreurs. On lui doit les termes d'épiphyse, de cotyle, d'apophyse. Son sens de l'observation fait de lui un lointain précurseur de la physiologie expérimentale (rôle du rein, du faisceau pyramidal, du péristaltisme intestinal, des canaux galactophores). Il réactualise la clinique bien éclipsée par la philosophie et développe une méthode diagnostique fondée sur l'observation du malade. Bien que brillant, il est aussi cassant et orgueilleux et s'attire la haine

¹³ Au niveau de cette main, un « repentir » devient de plus en plus visible. Un repentir (*pentimento* en italien) est en peinture une partie du tableau qui a été recouverte par le peintre pour modifier en profondeur la toile.

de ses confrères. Il quitte Rome en 166 lors d'une épidémie de peste. Rappelé par Marc Aurèle en 168, il devient son consultant après l'avoir guéri d'un embarras gastrique jugé incurable par les autres praticiens. Après avoir refusé d'accompagner l'empereur en Germanie, il assure son rôle de médecin consultant à la cour de Commode, fils et successeur de Marc Aurèle, et s'éteint en 201.

C'est par l'intermédiaire des traducteurs arabes qu'il devient célèbre au Moyen Âge. Galien est reconnu alors comme le plus grand médecin de l'Antiquité, ses traités sont la référence absolue. L'Eglise s'empare de cette doctrine médicale qui, rédigée comme un dogme, fait référence à un dieu unique, défend une certaine éthique médicale et intégrité morale et reconnaît la capacité de réflexion et de courage des chrétiens devant la mort.

Une fois figée, la doctrine de Galien est un compromis rassurant entre la science et la religion. Il faudra attendre le XVI^{ème} siècle pour que Vésale ouvre la querelle des anciens et des modernes, des galénistes et des anti-galénistes. En replaçant la connaissance précise de l'anatomie au centre de la science médicale, Vésale renoue alors avec la véritable démarche de Galien, loin des pratiques médiévales qui ont dénaturé l'héritage de l'antiquité.

Mais pour quelle raison, sur le tableau, Galien est-il représenté avec une plante ? Tout simplement parce qu'il a également effectué des travaux poussés sur les plantes médicinales à l'origine de la pharmacie galénique ; il a ainsi décrit 473 remèdes d'origine végétale ou minérale dont l'utilisation thérapeutique se définissait par la qualité, la quantité, le mode d'administration et l'opportunité de leur usage, instituant ainsi le premier code de préparation des médicaments à partir d'éléments de base. Il a complété la thériaque, antidote suprême, panacée des panacées, inventée par son contemporain Nicandros ; cet antidote régnera sur la pharmacopée pendant des siècles et ne sera retirée du codex qu'en 1908.

Botaniste, chirurgien, anatomiste, pharmacien, médecin, philosophe, Galien s'ouvrit à de nombreuses disciplines tout en restant fidèle à la pensée hippocratique : *« Le clinicien doit s'enquérir de toutes les manifestations présentes et passées en examinant lui-même les symptômes actuels et en s'informant des antécédents auprès du malade et de ses proches »*.



Anonyme : *Hermès Trismégiste*



Anonyme : *Nicolas Schröder*

3. Hermès Trismégiste et Schroeder

Hermès Trismégiste et Schroeder sont deux personnages étranges de par leurs vêtements et leur attribut, loin des costumes traditionnels et des robes rouges professorales qui les entourent. Ces deux portraits peu communs suscitent souvent l'interrogation et l'étonnement. La présence de Galien et d'Hippocrate s'explique aisément tout comme celle des Saints médecins Côme et Damien. Hermès Trismégiste et Schröder demandent pour leur part quelques commentaires. S'agit-il d'une collection hétéroclite, dénuée de logique ? En conclusion, nous avancerons une hypothèse pour tenter d'expliquer cette étrange association entre personnages historiques, religieux et légendaires.

Hermès Trismégiste

Il s'agit sans doute le plus curieux de tous les tableaux exposés au musée de la Faculté. Le personnage étonne d'emblée par ses vêtements hors du commun : il porte un pilos, chapeau de feutre de forme oblique ainsi qu'une chlamyde, manteau de lin court et épais agrafé sur l'épaule. Il s'agit de vêtements grecs anciens. L'usage était de porter le pilos à la campagne ; quant à la chlamyde, elle était traditionnellement utilisée par les soldats ou les voyageurs. Pilos et chlamyde sont également les attributs d'une divinité grecque : Hermès.

Cependant, ne figurent sur cette représentation ni le caducée ni les ailettes propres au messenger des dieux. Le personnage représenté tient en effet entre ses mains une verrerie formée de deux sphères reliées par une longue tige. Mais d'Hermès à Hermès Trismégiste il n'y a qu'un pas ou plutôt trois vies. En effet, Trismégiste du grec *tris*, trois fois, et *megistos* très grand, signifie Hermès le trois fois grand.

Identifié au dieu égyptien Thot, Hermès passe pour être le créateur de l'alchimie. Selon la légende rapportée par Hermias d'Alexandrie, il a, en Egypte, vécu trois vies : la première, avant le Déluge, comme inventeur de l'astronomie ; la deuxième comme grand constructeur de Babel, médecin et philosophe ; la troisième récapitulant les deux premières en tant qu'expert en alchimie, d'où son triple savoir et sa triple sagesse. On peut lire dans un de ses écrits : « *...Je suis appelé Hermès Trismégiste, car je possède les trois parties de la sagesse du monde entier...* ».

Les doctrines ésotériques répandues sous son nom sont réunies dans une compilation établie du VI^{ème} au X^{ème} siècle sous le titre de *Corpus Hermeticum*. La découverte, vers l'an mille, de *la Table d'émeraude*, un des textes fondateurs de l'alchimie, bouleverse les pensées.

Sa version la plus ancienne en langue arabe date du VI^{ème} siècle. La copie latine beaucoup plus tardive permet sa diffusion. Des légendes inépuisables apparaissent autour de ce texte. La plus fameuse raconte qu'Hermès l'a inscrit sur l'émeraude

tombée du front de Lucifer, le jour de la défaite de l'ange rebelle.

Ainsi commence *La table d'émeraude* :

*« En vérité, certainement et sans aucun doute
Tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut
Et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas
Pour accomplir les miracles d'une seule chose ».*

La lecture complète du texte donne assurément un sens à l'hermétisme ! Cependant ces quatre premières lignes fort célèbres auraient pu inspirer l'auteur du tableau. L'instrument d'alchimie qu'Hermès tient entre ses mains ne pourrait-il pas illustrer la relativité qui existe entre le haut et le bas et donc les premières lignes de *la Table d'émeraude* ? Outre le symbolisme de l'instrument, une autre énigme plus importante demeure : comment un personnage légendaire comme Hermès Trismégiste peut-il figurer dans une salle des actes de la Faculté de médecine aux côtés de Galien et d'Hippocrate ? Bien sûr, Hermès est le dieu des médecins. Mais ici c'est bien Hermès l'alchimiste qui est représenté.

Loin des considérations mythologiques, les œuvres attribuées à Hermès se sont répandues en France avec un impact manifeste. Si elles développent l'idée d'une connaissance sacrée révélée aux Anciens aux premiers jours de l'humanité, elles dictent également des principes alchimiques où se côtoient rites magiques et formules d'oxydoréductions authentiques.

L'histoire de la chimie et de la pharmacie repose sur cette dualité. Les remèdes et les recettes de santé du Moyen Âge puisent leur source dans un mélange de connaissances et de croyances de l'Antiquité, d'expériences des moines et de travaux des érudits arabes.

De nos jours, l'image classique de l'alchimie est d'être une fausse science, hermétique, incompréhensible, voire grotesque. Quelques citations lapidaires des textes les moins abordables et souvent les moins représentatifs, justifient cette idée. Ce jugement trop rapide laisse dans l'ombre tout un domaine

passionnant de l'histoire des idées. L'alchimie, arabisation du mot chimie, a accumulé un trésor de pratiques dont a bénéficié la chimie expérimentale. Jean-Baptiste Dumas, chimiste français du XIXème siècle à qui l'on doit la détermination de la masse atomique d'un grand nombre d'éléments, écrit : « *La chimie pratique a pris naissance dans les ateliers du forgeron, du potier, du verrier, et dans la boutique du parfumeur* ». Si la médecine trouve aisément sa filiation à travers l'histoire, l'art de la pharmacie évolue très lentement dans un contexte flou où alchimistes et proto-chimistes se côtoient, s'opposent et s'interchangent.

Aujourd'hui, la chimie apparaît organisée, clarifiée, rendue perméable et intelligible. Mais il reste encore dans son utilisation en médecine des zones de pénombre. Témoin de cette évolution confuse entre magie et science, Hermès Trismégiste dit père de l'alchimie, trouve donc bien sa place dans cette collection pour représenter l'origine de la pharmacie.

Johann Schröder

Personnage plus classique, à côté d'Hermès, se tient un médecin des armées. Le costume date du début du XVII^e siècle. L'homme tient dans ses mains une cornue : un vase étroit et courbé servant à la distillation en chimie. Les lettres rouges révèlent de nouveau l'identité du personnage : Scroderus ou plutôt Johann Schröder.

Pour offrir un aperçu de l'histoire de la littérature pharmaceutique, le musée allemand de Munich a réuni trois travaux centraux : celui de Dioskurides pour l'antiquité, *le Manuel pratique pharmaceutique* d'Hermann Hager pour les XIX^e et XX^e siècles et le livre de Johann Schröder pour représenter la période intermédiaire.

Johann Schröder est né en 1600 à Salzuflen, en Allemagne, et il disparaît en 1664 à Francfort. Sa vie est peu connue, par contre son travail, basé sur ceux de Joseph du Chesne (1564-1609), a eu un impact majeur. Il publie en 1641 pour la première fois son *Pharmacopoeia medico-chymica*. Ce travail connaît à l'intérieur du pays et à l'étranger un énorme succès.

Durant plus de cent ans, une vingtaine d'éditions latines, allemandes, anglaises et françaises apparaissent. La révision complète par le médecin Friedrich Hoffmann (1626-1675) en assure l'actualité scientifique. Schröder est un acteur de la lente transformation de la profession pharmaceutique qui s'opère dès le XVI^e siècle. Des cours de pharmacie sont dispensés désormais à la Faculté de médecine, même si ce n'est qu'au XVIII^e siècle que la pharmacie est rationalisée et strictement codifiée. Héritière de nombreuses intuitions alchimiques, la chimie prend, elle aussi, son essor au XVII^e siècle et devient un enseignement prépondérant dans la formation des apothicaires puis des pharmaciens. Avec des ouvrages comme ceux de Schröder, mais aussi Charras et Lémery, la pharmacie conquiert sa respectabilité scientifique.

Explication de ces associations

Voici donc six noms réunis : Hippocrate et Galien, Saint Côme et Saint Damien, Hermès Trismégiste et Schröder. En tenant compte des costumes, cette collection de six tableaux semble s'associer deux par deux. Si à première vue, l'association entre personnages historiques, religieux et légendaires peut paraître curieuse, elle a une explication rationnelle : Galien et Hippocrate représenteraient la médecine, Saint Côme et Saint Damien, la chirurgie, Hermès Trismégiste et Schröder, la pharmacie. En effet, la Faculté de Pont-à-Mousson est érigée en 1572 et la médecine est enseignée. En 1602, une nouvelle chaire apparaît : celle d'anatomie et de chirurgie faisant entrer ces disciples dans l'enseignement médical. En 1628, la pharmacie et la botanique sont à leur tour introduites. Trois enseignements évoluent donc côte à côte : la médecine, la chirurgie et la pharmacologie. Cette explication, bien qu'hypothétique, donne un sens à l'association des six personnages.

II - Les douze tableaux des médecins et chirurgiens des ducs de Lorraine

Les tableaux les plus anciens sont représentés par douze toiles qui sont pratiquement contemporaines des tableaux consacrés aux professeurs, que nous envisagerons ensuite. Ils concernent des hommes qui furent des médecins ou, plus rarement, des chirurgiens attachés aux ducs et duchesses de Lorraine, et rémunérés par eux, avant la nomination de Stanislas Lesczinsky.

Nous avons été aidés dans notre étude par l'ouvrage que Jacqueline Carolus-Curien a consacré à ce sujet¹⁴.

Les deux plus anciens sont consacrés à des membres de la famille du premier doyen de Pont-à-Mousson, les LE POIS.

¹⁴ *Médecins et chirurgiens de la Lorraine ducale au fil des siècles*, Ed. Serpenoise, 2010.



Anonyme : *Portrait de Nicolas Le Pois*

Nicolas LE POIS (1527-1590) (Nicolaus Piso), père de Charles, et son frère Antoine, ont fait leurs études médicales à Paris où ils suivent l'enseignement du célèbre Dubois dit Sylvius. Ils sont issus d'une famille de la Meuse bien connue des ducs de Lorraine, en particulier du duc Antoine et celui-ci aidera ces deux jeunes étudiants en finançant leurs études. Nicolas est successivement le médecin du duc François, de Chrestienne, puis le médecin habituel de Claude de France porteuse d'une tuberculose évolutive qui la fera mourir assez jeune, non sans avoir mené à bien huit grossesses entre 16 et 27 ans, la dernière s'avérant fatale en 1575. Praticien renommé, il publie un ouvrage *De cognoscendis et curandis praecipue internis humani corporis morbi*. Ce livre, imprimé à Francfort en 1580, connaît un franc succès. Il aura une nouvelle édition en 1736 par un célèbre médecin hollandais, Boerhaave, puis une dernière en 1764. Nicolas est donc le père de Charles, le premier doyen de la Faculté de Pont-à-Mousson, qui a bénéficié précocement d'un enseignement d'excellence.

Son portrait anonyme, comme tous ceux de cette période, est situé dans la galerie du musée à côté de celui de son illustre fils. Mesurant 81x59 cm, avec un cadre en bois sculpté doré, il montre son buste de profil. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs de la Faculté - qui n'existait pas encore -, que l'on rencontre chez beaucoup des médecins de notre collection : robe rouge sous un chaperon grisâtre qui semble de fourrure. La manche droite, seule visible, paraît fendue. Son cou est entouré d'une fraise tuyautée (godronnée), empesée, à la mode de 1550. Les armes des Le Pois, visibles en cartouche, sont : « d'azur aux trois cosses de pois d'or ».

Un bandeau de couleur foncée figure sur un grand nombre des tableaux de la collection. Il porte en général une inscription latine dont nous nous sommes permis de donner une interprétation. Celui de Le Pois porte l'inscription suivante :

Nicolas Piso.nancei.doct.med.caroli III archiater¹⁵ et a sanctorib. Consil. Obiit an 1590 a(etatis) 63 : Nicolas Le Pois
docteur en médecine de Nancy médecin principal de Charles III et conseiller mort en 1590 à l'âge de 63 ans.

¹⁵ Archiatre : Etymologiquement, médecin ancien. Ce titre était en général utilisé pour désigner le médecin principal d'un roi, duc...



Anonyme : Portrait d'Antoine Le Pois

Antoine LE POIS (1515-1578), (Antoine Lepoix, Antonius Piso) entre au service du duc François en 1543 à l'âge de 19ans. Il ne peut en empêcher le décès peu de temps après sa prise de service. Il sera donc médecin du jeune duc Charles qu'il accompagne dans ses déplacements, en particulier en France (1557). Il est nommé médecin de la duchesse Claude et, à ce titre, sera amené à soigner Marie Stuart lors d'un séjour à Nancy. Il avait plusieurs cordes à son arc : helléniste, il aide à la traduction des œuvres d'Hippocrate par un médecin de Metz, Anuce Foes ; numismate averti, il écrit un ouvrage : *Discours sur les médailles et gravures antiques...*, paru en 1579, peu après sa mort survenue en 1578.

Son portrait - 78x62 cm - est situé dans la salle du conseil. Cadre en bois sculpté et doré. Il pose en buste, de trois quarts. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs, ce qu'il ne fut pas. Il existe quelques différences cependant avec la robe officielle. La robe noire n'a pas de revers ni de collet à rabat, mais une encolure montante. La chape rouge est là, mais le chaperon d'hermine est remplacé par un revers de la robe de la même fourrure. Le Pois a une barbe longue et fournie, grisonnante, en queue d'aronde à la mode allemande. Il porte une calotte noire qui cache complètement sa chevelure et ses oreilles. Les traits sont affirmés et expressifs. La réalisation est vraisemblablement du milieu du XVIIème siècle.

Un bandeau foncé à la partie basse de la toile porte l'inscription :

Antonius PISO archiater Lotharingus obiit an 1578, ae.54 :
Antoine LE POIS premier médecin de Lorraine mort en 1578 à l'âge de 54 ans.



Anonyme : *Portrait de Christophe Cachet*

Christophe CACHET (1572-1624) est originaire de Mirecourt (ou de Neufchâteau selon d'autres sources) dans les Vosges. Il fait des études de médecine en Italie à Padoue, puis de droit en Suisse à Fribourg. Il est brièvement médecin ordinaire du duc Charles III (1603) qui l'anoblit et le prend comme conseiller. Il l'est également du duc Henri II. Celui-ci, fervent adepte de l'alchimie, ne lui tient pas rigueur de prendre fermement position contre les alchimistes dans un ouvrage paru en 1617 et intitulé : *Apologia dogmatica in hermetici cujusd'am Anonymi scriptum de curatione calculi...* . Il devient également conseiller de François II et de Charles IV. Il publie plusieurs ouvrages : l'un est intitulé : *Vray et assuré préservatif de petite vérole et rougeole*, l'autre est un *Traité de médecine* publié en 1622 à Nancy chez Charlot. Il s'oppose très vivement à toute forme de charlatanisme. Avec d'autres médecins de cette époque, il examine Elisabeth de Ranfaing dont il est convaincu qu'elle est possédée par le diable. « Il confie la prévenue aux exorcistes sans états d'âme¹⁶ ». Il avait d'autres cordes à son arc. Il a publié un recueil de vers latins et un autre d'épigrammes dits équestres, récits de ses voyages. Il meurt en 1624.

Son portrait, une toile de 78x63 cm, est situé dans la salle de thèses n°2 dans un cadre doré assez richement sculpté. Il pose en buste, légèrement tourné vers la gauche. Il porte un costume sombre de notable : pourpoint et cape noire. Une large fraise assure le contraste avec le visage allongé au front haut. Ses cheveux et sa barbe, d'une même couleur châtain clair, sont ondulés.

Un bandeau à la partie inférieure porte l'inscription :

Christophorus. Cachetus. Consil. et archiater. Lotharingus. obiit an 1624 ae 52 : Christophe CACHET, conseiller et archiatre de Lorraine mort en l'an 1624 à l'âge de 52 ans.

¹⁶ J. Carolus-Curien. op. cit. p.76, et *La lettre du Musée*, 2011, n°56.



Anonyme : *Portrait de Charles Rousselot*

Charles ROUSSELOT (?-1673) est né à Nancy. Docteur en médecine en 1639, comme l'atteste un acte de la succession paternelle, il devient médecin des épidémies de la Ville de Nancy en 1641. A ce titre il participe au rapport concernant les eaux de la fontaine Saint-Thiébaut. Il exerce également en ville jusqu'au retour du duc Charles IV (1604-1675), qui le nomme conseiller d'Etat et médecin ordinaire. Malgré une période délicate pour la Lorraine, il semble que Rousselot ait pu mener un train de vie plus que satisfaisant. Il est anobli par le duc qui fait son éloge « pour sa capacité et les grands services qu'il avait rendus depuis 22 ans en la pratique de sa profession, à la capitale de ses états, et dont le père, Jean Rousselot avait employé ses moyens et son crédit en diverses occasions importantes au bien du service de ce prince¹⁷ ». C'était une reconnaissance familiale. La date de son décès est incertaine. Le tableau de la Faculté donne la date de 1669 alors que, d'après d'Arbois de Jubainville, sa mort aurait eu lieu en 1673. Ces incertitudes sont loin d'être rares à ces époques.

Le portrait de Rousselot est situé dans la salle de thèses n°2. Rectangulaire avec un cadre sobre en bois, doré et mouluré, il mesure 79x64 cm. Le sujet pose de trois quarts, regardant le peintre situé plus à droite. Le costume, sombre, est celui d'un notable. Un large col plat, de forme carrée propre aux hommes de science, repose sur un pourpoint noir doublé d'une pèlerine à boutons. Son visage, ovalaire avec une fine moustache, montre des traits assez durs. Il est encadré par une chevelure longue qui dissimule en partie le col blanc. En haut et à gauche figurent les armes de la famille - « D'azur au lion naissant d'or » - ornées d'un casque et d'un lion naissant en cimier et accompagné de feuilles d'acanthé vertes et jaunes¹⁸.

Le bandeau habituel figure à la partie basse :

¹⁷ Lionnois, op. cit., p. 91,159.

¹⁸ J. Antoine, op. cit.

***Carolus ROUSSELOT doct. Med.Urbis nancii Consilianus
medicus obiit an 1669 AE 47 : Charles Rousselot, docteur
médecin conseiller de la ville de Nancy, mort en 1669 à l'âge de
47 ans.***



Anonyme : *Portrait de Dominique Perrin*

Deux tableaux de forme ovoïde, situés dans la salle de thèses n°2, concernant deux médecins d'une même famille, les PERRIN.

Le premier **Dominique PERRIN (?-1669)** était attaché à un fils naturel du cardinal de Guise : le prince Louis de Guise. Celui-ci épouse Henriette de Lorraine, sœur du duc Charles IV. Louis de Guise porte alors les noms de prince de Lixheim et de prince de Phalsbourg. Ce prince a deux chirurgiens et un médecin à son service : Dominique Perrin. Celui-ci restera au service du prince jusqu'à la mort de ce dernier en 1631. Il s'installe ensuite en ville à Nancy où il exerce et porte alors les noms de Sieur de Landaville et de Dommartin-sous-Amance.

Son portrait de 73x58 cm, entouré d'un cadre en bois mouluré naturel, est un buste. Il porte une toge qui rappelle le costume des professeurs de la Faculté – ce qu'il ne fut pas - avec un rabat de dentelle transparente. L'épitoge cramoisie est drapée de l'épaule droite vers le côté opposé. Une chaîne, avec quelques maillons, est visible aux parties basses. Le visage assez arrondi est encadré par une perruque abondante Louis XIV. Aucune inscription ne figure sur la toile.



Anonyme : *Portrait de Jean Perrin*

Le second, son neveu **Jean PERRIN (1613-1695)** est d'abord médecin ordinaire du duc Charles IV. En 1633, il va suivre à Paris la duchesse Nicole (1608-1657). Elle était la fille du duc Henri II (1563-1624), dit Le Bon, marquis de Pont-à-Mousson, devenu duc de Lorraine et de Bar en 1608. Ce dernier étant mort sans héritier mâle, c'est elle qui lui avait succédé selon la volonté paternelle. Elle fut rapidement « limogée » par les Etats généraux lorrains et remplacée par son oncle François (II) qui lui succède en 1571. Perrin reste auprès de Nicole jusqu'en 1637, date à laquelle il entre au service, comme médecin conseiller, de son Altesse Royale la duchesse d'Orléans, née Marguerite de Vaudémont. Cette Lorraine avait épousé Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII. Fortune faite, Perrin revient à Nancy vivre de ses rentes. Devenu seigneur de Dommartin, succédant ainsi à son oncle, il garde tout de même une certaine activité médicale. Il est amené à soigner le provincial des Jésuites de la maladie de la pierre. Il le guérit d'une attaque d'apoplexie grâce à un vin émétique de sa composition qu'il lui fait boire avec un tuyau. Doyen des médecins de Nancy, il décède vers 1695.

Malgré le caractère ovalaire de son portrait - 67x75 cm - il ne semble pas qu'il ait été fait par le même artiste que celui de Dominique. Il se présente en buste, de face, la tête légèrement tournée vers la gauche. Il porte un justaucorps de velours rouge, sans col, avec plusieurs boutons de métal. Discrètement entrouvert, cet habit laisse apparaître une chemise blanche avec un jabot de dentelle noué autour du cou. Visage ovalaire, il est coiffé d'une perruque assez longue qui tombe latéralement sur les épaules. Il n'existe aucune inscription sur cette toile exposée dans la salle de thèse n°2. Le cadre, également ovalaire, est simple, en bois moulé naturel, foncé.

Une autre famille va nous retenir quelques instants, celle des ALLIOT.

Le doyen Grignon en a fait une étude détaillée à laquelle nous empruntons¹⁹.

En 2006, une thèse de médecine a été soutenue à Nancy par Audrey Pauchet sur la famille Alliot : *Pierre et Jean Alliot, médecins des cours de Lorraine et de France au XVIIIème siècle. Traitement du cancer du sein d'Anne d'Autriche.*

¹⁹ *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*. Les sciences de la vie. Ed. Serpenoise, 2000, p. 8-9.



Anonyme : *Portrait de Pierre Alliot*

Pierre ALLIOT (1610-1685), le père, est médecin à Bar-le-Duc où il est né. Il fait ses études médicales à la toute nouvelle Faculté de Pont-à-Mousson puis revient dans sa ville natale en 1638 pour exercer son art. Il est médecin conseiller à la Maison-Dieu avant d'en devenir le directeur. Il devient médecin-conseiller du duc de Lorraine Charles IV (1670). Il est amené à soigner Ferdinand de Lorraine (1639-1659), fils de Nicolas-François, frère du duc Charles IV, et apparemment le duc ne lui tient pas rigueur de son échec. Mais il est surtout connu pour avoir été appelé à la cour de France pour soigner Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, porteuse d'un cancer du sein. Or notre médecin est réputé pour une préparation de sa composition, efficace contre cette affection. Il a publié un opuscule sur ce sujet en 1664. Il va soigner la reine de France en mars 1665. Le succès n'est que relatif et temporaire. La maladie continue d'évoluer, entraînant chez l'auguste patiente des douleurs importantes. La reine décède finalement en janvier 1666. Elle l'avait cependant promu Premier médecin de sa maison. Il revient en Lorraine avec une pension confortable de 2000 livres. Il continue d'y exercer la médecine.

Le portrait de notre collection est anonyme. Il est visible dans la salle de thèse n° 2. Mesurant 78x63 cm, il est entouré par un cadre en bois doré, ouvragé et sculpté. Alliot est légèrement de trois quarts, debout contre une table de travail recouverte d'un tissu vert. Sa main gauche en partie ouverte, paume vers le haut, repose sur cette table par l'intermédiaire d'un livre fermé posé à plat. Vêtu d'un costume civil foncé avec des fentes au niveau des bras, du sternum, il laisse ainsi voir une chemise en dentelle blanche. Un grand col rectangulaire couvre en partie ses épaules et le devant du thorax. La tête est nue, la chevelure longue assez peu fournie mais recouvre le col en partie. La moitié inférieure du corps n'est pas visible.

Une inscription existe directement sur la partie haute de la toile :

Petrus Alliot. Caroli IV medicus anna austriaca regina gall. Archiater obiit anno 1600 : Pierre Alliot, médecin de Charles IV et archiatre d'Anne d'Autriche, reine de France, mort en l'an 1600.



Anonyme : Portrait de Jean-Baptiste Alliot

Jean-Baptiste ALLIOT (1640-1721), le fils, a certainement bénéficié de la bonne fortune de son père. Ayant fait ses études à Pont-à-Mousson, il vient également à Paris et y restera après le retour paternel dans la Meuse. Sa réputation médicale est certaine si bien que Louis XIV le nomme tout d'abord « médecin ordinaire » puis « médecin de la Bastille », avec une pension de mille écus. Avoir le droit d'exercer à Paris pour un médecin étranger était un privilège rare et lucratif. Il accompagne, de Paris à Nancy, la jeune duchesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans venue épouser le récent duc Léopold, contribuant ainsi à tisser des liens entre la Lorraine et son voisin, parfois envahissant, le royaume de France. De retour en Lorraine, il est nommé par lettres patentes du duc, premier médecin surintendant des eaux minérales de Lorraine et conseiller d'Etat. Il contribue à faire connaître les eaux de Plombières. Antoine et Charles Bagard prendront ensuite sa place. Il est anobli par Léopold et porte alors le nom d'Alliot de Mussey, du nom de sa mère. Il se retire finalement à Bar-le-Duc où il décède en 1721²⁰.

Situé dans la salle de thèse n°2 à proximité de celui de son père, son portrait témoigne de son ascension sociale. Ovalaire, il mesure 67x55 cm. De trois quarts, Alliot pose debout, richement vêtu d'un habit de velours violine, moiré, dont le col est brodé de motifs dorés, laissant entrevoir une chemise brodée. Sa main droite repose sur le haut d'un livre lui-même posé verticalement sur une table, bras qui limite le portrait à la partie basse. Le visage ovalaire est celui d'une personne à un âge adulte, déjà ridé, exprimant une volonté certaine. Il porte une perruque frisée, poudrée, d'époque Louis XIV. Le cadre est de belle qualité, en bois sculpté et doré.

²⁰ En 1697 paraît un livre signé par Jean-Baptiste Alliot sur le traitement du cancer du sein. L'auteur de ce traité a été discuté. Il semble qu'il ait été rédigé par le fils de Jean-Baptiste, Dom Hyacinthe, de l'abbaye de Noirmoutier dont il dirigea l'académie. Ce dernier fonda également une académie à l'abbaye Saint-Mansuy de Toul dont il fut prieur.

Une inscription est lisible à l'angle supérieur droit du tableau :

***nob. Dnus Louis. Joan. Baptist. alliot Leopoldi a Consilus
sanctoribus et archiater. obiit ano 1721 : noble seigneur Jean-
Baptiste Alliot conseiller et archiatre de Léopold. Mort en
l'année 1721.***

Nous retrouvons à nouveau deux membres d'une famille dont un descendant va s'illustrer (voir infra) au moment du Collège royal puisqu'il s'agit de la famille BAGARD.



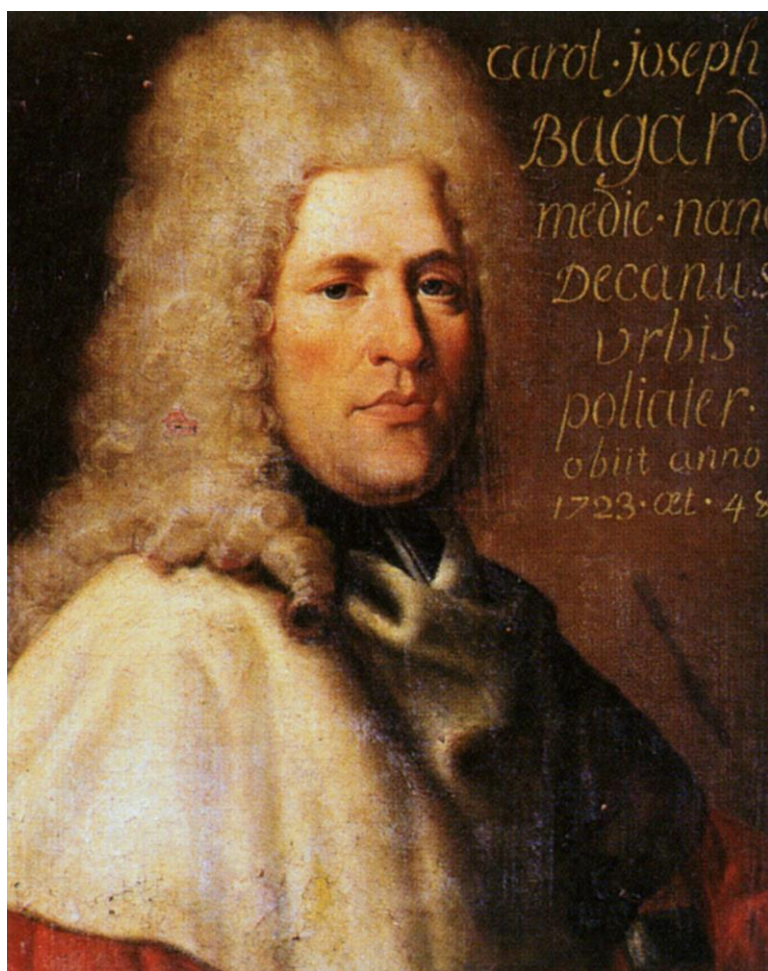
Anonyme : Portrait d'Antoine Bagard

Antoine BAGARD (1666-1742) est né à Nancy. Docteur en médecine, il s'installe dans la capitale ducale jusqu'en 1711. Il va gravir progressivement la hiérarchie qui entoure Léopold : conseiller premier médecin en 1713, conseiller d'Etat en 1722. Quand on sait les créations nombreuses en faveur de la santé des Lorrains, initiées par ce duc, on peut penser qu'Antoine Bagard n'y fut pas totalement étranger. En effet, précédemment anobli (1712), Antoine passe au service et suit à Commercy la duchesse Elisabeth-Charlotte, veuve de Léopold en 1729, chargée de la régence. Nous en avons déjà parlé à propos de Jean-Baptiste Alliot. Cette duchesse, fille de la Palatine, avait hérité de l'embonpoint maternel. Pléthorique, hypertendue, elle avait besoin de plusieurs médecins. Antoine Bagard meurt en 1742 à Commercy sans connaître la réussite de son fils.

Son portrait, de 81x64 cm, orne l'un des murs de la salle de thèses n°2. Légèrement de trois quarts, en buste, la tête est pratiquement de face. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs de médecine, bien qu'il ne l'ait jamais été. Sur la toge rouge qui semble d'un tissu épais car les plis sont bien marqués, il porte une capeline de fourrure blanche qui masque partiellement le rabat de couleur grise scindé au milieu par un liseré bleu. Le visage est allongé, encore assez jeune, avec une barbe mal rasée ! Le visage est encadré par une perruque imposante, descendant sur les épaules et dans le dos. Le fond est une bibliothèque dont les rayons contiennent de nombreux livres, une tenture de velours en occultant la partie située derrière la tête de Bagard. Le cadre est de belle facture, en bois sculpté et doré.

Une inscription est lisible à la partie haute :

Antonius Bagard Leopoldi a consiliis sanctoribus et archiater. aetate 75 obiit anno : Antoine Bagard conseiller et archiatre de Léopold. Décédé à l'âge de 75 ans en l'an ?



Anonyme : *Portrait de Charles-Joseph Bagard*

Charles-Joseph BAGARD (1676-1723) est le frère du précédent et donc l'oncle du fondateur du Collège royal. A vrai dire, les renseignements le concernant sont peu nombreux. Il est stipendié de la ville de Nancy et doyen des médecins de cette ville. L'inscription qui figure en haut et à droite de la toile, de 67x53 cm, constitue la source principale des renseignements biographiques en notre possession :

Carol Joseph Bagard medic nanc decanus urbis poliater²¹ obiit anno 1723 aet 48 : Charles Joseph Bagard, médecin de Nancy, doyen, stipendié de la ville mort en l'an 1723 âgé de 48 (ans).

Son portrait qui est voisin de celui de son frère dans la salle de thèses n°2 lui ressemble. En particulier le vêtement est identique, prêtant à confusion avec celui des professeurs. Pourrait-il s'agir de la tenue distinctive de docteur-régent ? Chape rouge, chaperon de fourrure blanche, collet gris discret. Jusqu'au visage qui porte également des traces d'une barbe, moins accentuée cependant que celle de son frère. La perruque poudrée, imposante, est très grand-siècle. Cadre sculpté et doré.

²¹ Poliater : médecin de ville.



Anonyme : *Portrait de Claude-François Allié*

Claude-François ALLIE (?-1746) est également médecin à Nancy au temps du duc Léopold qui reconnaît ses mérites en le nommant son médecin ordinaire en l'an 1719 pour « services rendus ». En particulier, il lutte contre les épidémies qui traversent la Lorraine de cette époque. Il devient conseiller en 1727 et finalement doyen des médecins de Nancy. Il meurt en 1746.

Là encore, ce portrait entouré d'un cadre sculpté et doré, nous paraît comporter des analogies avec ceux des frères Bagard. Il est vrai qu'ils sont pratiquement contemporains. Le buste, de trois quarts, montre un homme dans la pleine maturité et de forte corpulence. Il porte la robe rouge, le chaperon de fourrure, cette fois piqué de points noirs, herminé. Le rabat est mieux visible, rectangulaire à deux pointes de couleur gris-bleu, bordé de blanc. Le visage est ovalaire, témoignant également de la surcharge pondérale. Il est entouré de la même perruque de l'époque Louis XIV retombant sur les épaules et également sur le dos. Ce tableau, mesurant 79x62 cm, est situé dans la salle de thèse n°2.

L'inscription suivante est lisible en haut et à droite :

Cl. Fr. Allié D M medicorum nanceii decanus obiit an 1746 : Claude-François Allié, docteur en médecine, doyen des médecins de Nancy. Mort l'an 1746.



Anonyme : *Portrait de Charles Mittié*

Le tableau de **Charles MITTIE (?-1770)** est une acquisition du musée grâce à l'*Association des Amis du Musée* et de son fondateur et premier président, le docteur Jacques Vadot. Ce tableau aurait été identifié par le doyen Beau et ce sont les descendants de Mittié qui l'ont cédé.

Chirurgien du roi Stanislas, Charles Mittié est le fils d'un chirurgien, Thomas Mittié (1690-1770). Il aurait été diplômé un peu avant 1759. Ces deux références permettent de situer sa date de naissance vers 1730. Il est nommé chirurgien ordinaire de Stanislas en 1759 et son activité se déroule auprès des soldats à Lunéville. Il continue d'exercer la chirurgie à Lunéville après la mort de son protecteur en 1766.

Son portrait, toile peinte de forme ovale - 61x49 cm - est exposé au fond de la salle de thèses n°2. Son cadre est sobre, en bois foncé. Présenté en buste, Mittié porte une veste noire sur un pourpoint de la même teinte. Une cravate dont la dentelle retombe sous le col lui enserre le cou, séparant la plage sombre du vêtement du visage. Celui-ci montre un homme vers la quarantaine, à la mine avenante, la bouche esquissant un léger sourire. Le menton est volontaire. Une perruque poudrée, mi-longue, encadre ce visage amène. Le fond est grisâtre et ne montre aucune inscription. Le tableau a été restauré après son acquisition.

III - Les treize tableaux des enseignants de la Faculté de Pont-à-Mousson

Les portraits des enseignants de la période mussipontaine, au nombre de treize, ont fait l'objet d'une étude assez complète de la part du doyen Antoine Beau, ancien conservateur des collections²² (1951). Le texte nous a servi de référence et sera complété par quelques notions nouvelles. Remarquons que les tableaux que nous possédons sont ceux de la plupart des professeurs ayant exercé à Pont-à-Mousson jusqu'au transfert à Nancy.

Il manque celui de **Pierre Haguenier** (1628-1631) qui assura l'enseignement de la botanique et de la pharmacie pendant un temps assez court ; celui d'**Eustache Malissain** (1707-1708), mais qui n'a pas exercé, sa nomination, contestée, s'étant faite par la volonté du duc Léopold. Par contre l'absence de ceux de **Guillaume Pacquotte** (1698-1723), professeur d'anatomie puis de chirurgie par rachat de la chaire de Malissain, et de **François Le Lorrain** (1719-1749) est étonnante et nous ne savons comment l'expliquer. Le doyen Beau signale que le tableau de Pacquotte est cité par Le Pois dans son *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy*. A-t-il pu disparaître ? Nous reparlerons du tableau du dernier doyen de Pont-à-Mousson, Joseph Jadelot (1724-1768). Aucun portrait ne concerne donc les professeurs de cette Faculté lors de sa translation nancéienne.

Actuellement, une partie des portraits, qui concerne les personnages les plus importants, figure dans la galerie de la salle du conseil, les octogonaux étant dans la salle du conseil elle-même. Les autres sont accrochés, de façon chronologique et homogène, dans la salle de thèses n°1.

²² A. Beau : *L'Université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps. Charles Le Pois et l'enseignement de la médecine au début du XVIIIème siècle*, Presses universitaires de Nancy, 1974.



Anonyme : *Portrait de Charles Le Pois*

Charles LE POIS (1563-1633) (ou encore LEPOIS, voire LE POIX, Carolus Piso)²³ appartient à une famille médicale dont plusieurs représentants, précédemment étudiés, étaient au service des ducs de Lorraine, comme ceci était fréquent. Charles est d'abord formé par son père, Nicolas. Mais dès l'âge de treize ans, il est à Paris où il obtient une maîtrise ès arts (1581) avant de s'inscrire à la Faculté de médecine. Il fait ensuite un séjour prolongé à Padoue. Il revient à Paris pour terminer ses études médicales. Il est bachelier en médecine en 1588, licencié en 1590. Mais les difficultés de l'époque l'obligent à regagner la Lorraine sans avoir soutenu sa thèse. Cela ne l'empêche pas d'être nommé médecin du duc Charles III, qui peut ainsi juger de ses capacités. C'est donc lui qui va être nommé docteur régent à la nouvelle Université de Pont-à-Mousson. Cette nomination intervient par lettres patentes du 2 avril 1598, date qui marque la véritable naissance de la branche médicale de l'Université. Il va retourner à Paris pour régulariser sa situation en passant sa thèse de doctorat le 13 mai 1598.

Le Pois est un enseignant réputé, attirant les étudiants. La pratique au lit du malade est essentielle. Sa nombreuse clientèle l'aide en ce domaine. Il montre une curiosité pour les disciplines nouvelles, la physiologie encore balbutiante, la confrontation anatomo-clinique par la pratique des autopsies. Il conserve son activité auprès du duc pendant les vacances mais consacre le reste de son temps à ses étudiants. Il publie plusieurs ouvrages dont un traité d'observations médicales : *Selectiorum observationum et consiliorum de praetervis hactenus morbis affectibusque praeter naturam, ab aqua, eu serosa colluvie et diluvie ortis*, qui connaîtra sept éditions successives. Il sera le livre de chevet des étudiants en médecine pendant de nombreuses années²⁴.

²³ Quand il signe, le premier doyen utilise la forme Le Pois que nous avons adoptée.

²⁴ Le doyen Beau a détaillé les nouvelles ouvertures proposées par ce grand médecin dans : *L'Université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps. Charles Le Pois et l'enseignement de la médecine en Lorraine au début du XVII^e siècle*.

Anobli par son duc, il reçoit les seigneuries de Champey et de Vittonville. A la mort de Charles III, Le Pois écrit un livre à la mémoire de celui-ci : *Caroli tertii Makapismos seu felicitatis et virtutum Egregio Principe Dignarum Coronae*. La deuxième observation concerne la maladie et la mort du duc lui-même. Sa culture était celle d'un « honnête homme ». Il parlait de nombreuses langues et son dévouement était extrême.

Son décès au cours d'une épidémie de peste noire en est la preuve. Il vient en effet prêter main forte à ses collègues de Nancy en 1633 au cours d'une de ces catastrophes. Il y contracte la maladie dont il va mourir.

Son portrait²⁵, avec un cadre en bois doré et sculpté de 78x61 cm d'ouverture, se trouve dans la galerie de la salle du conseil, à côté de celui de son père. Comme la plupart des toiles de notre collection, il s'agit d'un buste. Le Pois, de trois quarts, porte l'habit des professeurs de médecine. La robe rouge est peu visible. Par contre, un vaste chaperon d'hermine, épais et plissé, lui couvre les épaules. « Ce costume, les professeurs de médecine le devaient à la munificence du cardinal de Lorraine, oncle de Charles III, qui leur avait fait présent de sa robe de cérémonie

²⁵ Il existe au musée Lorrain deux autres tableaux représentant Charles Le Pois, un tableau peint à l'huile (70x65 cm) où le doyen en costume universitaire est assez ressemblant à ses autres effigies, même si un doute s'est introduit en signalant sur un inventaire qu'il pouvait s'agir de Nicolas Le Pois (1527-1590). L'inscription en haut du tableau à la peinture jaune est bien ND Carolus Piso de Champey²⁵, *Henri III a secretis conciliaris et archiater primus huius a facultatis decanus obiit anno 1633, aetatis suae*.

Un autre tableau acquis par le musée Lorrain sur dépôt de la ville de Nancy entre 1884 et 1885, est de meilleure facture ; il ne vient pas directement des hospices ou de la Faculté. Il appartenait à la collection Noël puis à la collection Thiery-Solet et a été donné par J.B. Renault et sa sœur Mathilde. Ses dimensions sont de 44x36 cm ; sur l'inscription à la peinture jaune, on lit Charles Le Pois, et la plaque du cadre confirme Charles Le Pois, seigneur de Champey (1560-1630).

fourrée d'hermine²⁶ ». Un collet assez discret, gris-bleu bordé de blanc, lui enserre le cou. Son visage est allongé, avec un front haut, un nez assez pointu - et ce caractère se retrouve dans beaucoup des tableaux de cette période -, une moustache discrète et une barbe pointue accentuent l'ovale du visage. Les cheveux sont longs, tombant en arrière sur les épaules. Un bonnet noir en forme de calotte recouvre le sommet du crâne.

Un bandeau, assez large, surcharge la partie basse de la toile. Il donne à lire le texte suivant :

**DNUS CAROLUS PISO DE CHAMPEL DOC PRIS MEDICUS
NANCEIANUS ACADEM !! PONTEDECANUS OBIIT ANNO 1633
AETATIS 70 :** *Seigneur Charles Le Pois de Champel docteur,
premier médecin de l'académie nancéienne, doyen de Pont,
décédé l'an 1633 à l'âge de 70 ans²⁷.*

Si nous possédons de nombreux renseignements concernant le premier doyen, il n'en est pas de même pour la majorité des professeurs qui ont suivi.

²⁶ A. Beau, op. cit. Mme Carolus nous a fait justement remarquer que ce cardinal de Lorraine ne pouvait être le fondateur de l'Université car décédé en 1574. Il s'agit d'un autre Charles, également cardinal de Lorraine, 3ème fils de Charles III.(1567-1607). Il voulait ainsi consoler les médecins d'être toujours les derniers dans les défilés officiels car appartenant à la plus jeune des facultés de Pont.

²⁷ La traduction proposée ci-dessus comporte une certaine incertitude.



Anonyme : *Portrait de Toussaint Fournier*

Toussaint FOURNIER (1544-1614) mérite toutefois une mention particulière. Il est en effet le premier enseignant de médecine en Lorraine. Les jésuites n'étant pas susceptibles d'enseigner la médecine – non plus que le droit – ces disciplines ne vont apparaître que tardivement. Fournier va obtenir du Père recteur l'autorisation de commencer un enseignement discret à son propre domicile en 1592, comme l'avait fait Guillaume Barclay pour le droit, quelques années avant lui. Il assurera cette charge pendant six années avant la nomination de Charles Le Pois. Finalement Charles III le nomme à son tour professeur par lettres patentes, comme cela se fera pendant un long moment. Il enseigne une quinzaine d'années jusqu'à son décès en 1614.

Curieusement, nous avons deux tableaux, de 71x63 cm, pratiquement identiques de ce personnage. L'un est dans la galerie de la salle du conseil, l'autre dans la salle de thèses n°2 consacrée aux professeurs de Pont-à-Mousson. Leur qualité est d'ailleurs différente, l'un étant de facture assez nettement supérieure à l'autre, avec un cadre sculpté et doré. Ce dernier provient peut-être de la collection du Collège royal « dont les œuvres sont nettement supérieures à celles provenant de Pont-à-Mousson²⁸ ».

En buste de trois quarts, Fournier apparaît encore assez jeune, tête nue, le visage imberbe encadré de longs cheveux plus détaillés et abondants dans le tableau que nous attribuons au Collège. Le chaperon d'hermine, rigide sur l'un, épais et mouvementé sur le second, déborde légèrement sur le bandeau dans le meilleur tableau, robe rouge, collet légèrement différent mais gris-bleu bordé de blanc comme celui de Le Pois.

Le bandeau, dont la teinte rappelle celle de l'ensemble des tableaux de Pont - à-Mousson, se retrouve sur le tableau le plus

²⁸ A. Beau, op. cit.

triste. Il porte la mention suivante sur laquelle on notera le qualificatif « ordinaire » qui ne se retrouve sur aucun autre :

**C.D.TUSSANUS FOURNIER PONTIMUSS. FACULTATIS
PROFESSOR ORDINARIUS OBIIT ANNO 1614 : Docteur Toussaint
Fournier, professeur de la Faculté de Pont-à-Mousson, ordinaire,
mort en l'an 1614.**

Le tableau situé dans la salle du conseil a été restauré en 2018 (Atelier Igor Kozak) avec le concours de la Direction régionale des affaires culturelles et le soutien de l'Association Rotarienne des Bibliothèques Scolaires de Lorraine (Rotary-Club Nancy-Ducale).



Anonyme : *Portrait de Pierre Barot*

Pierre BAROT, dont nous ignorons la date et le lieu de naissance, est nommé par Charles III « professeur et lecteur en l'Anatomie, la chirurgie » (sic). C'est une particularité de la Faculté de Pont-à-Mousson d'avoir intégré la chirurgie dans son cursus. Cela lui attirera parfois de nombreux étudiants. C'est peut-être aussi une des causes qui va opposer cette institution au groupement des chirurgiens, qui ne sont pas tous passés par cette voie de qualification. Barot enseigne aussi la botanique. Il exerce de 1602 à 1630. Il fait profession de foi dans les mains du Père recteur, puis dans la chapelle de l'Université dédiée à Saint Nicolas. Ces démarches étaient habituelles. Il devra renouveler ces gestes en 1625 à la suite d'une contestation des juristes. Il meurt en pleine période d'épidémie, contribuant ainsi à désorganiser l'enseignement de sa Faculté.

Son portrait, une toile peinte de 82x63 cm, entourée d'un cadre assez sobre, en bois sculpté et doré, montre un homme à l'allure imposante, tourné de trois quarts vers la gauche. Son costume est identique à celui de ses collègues et montre la même rigidité qui a fait dire de cette série qu'elle était vraisemblablement tardive, posthume, et faite par des artistes au talent relatif. Le costume est celui des professeurs de médecine. Tête nue, cheveux abondants tombant en arrière dans le dos. Le visage ovalaire est assez allongé, la bouche pincée, et une courte barbiche est visible entre la lèvre inférieure et le menton. Il est exposé dans la galerie de la salle du conseil.

Sur le bandeau habituel :

D.PETRUS BAROT HUIUSCE FACULTATIS PROFESSOR AB ANN. 1602. OBIIT ANN.1630 : Pierre Barot, docteur et professeur de cette Faculté en l'année 1602. Décédé en l'an 1630.



Anonyme : *Portrait de Jean Levrechon*

Jean LEVRECHON (1606-1635) vient compléter le premier trio professoral de la Faculté. Meusien d'origine, il est né à Chardogne près de Bar-le-Duc, il fait ses études de médecine à Paris en même temps que Charles Le Pois dont il est l'ami. Il s'agit d'un homme cultivé, « écrivant en prose et en vers dès l'âge de 18 ans, *insignis mathematicus* », dira Le Pois²⁹. Voilà ce qu'il écrit, ce qui témoigne de leur relation. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait rejoint le premier doyen dans l'équipe professorale.

Le petit monde était sans lumière brillante / Mais Le Pois est venu pour être son soleil.

*Phoebus chasse la nue aux rayons de son œil / Lui la sérosité vitreuse et bouillante*³⁰.

Ce qui lui vaut d'être anobli le 14 octobre 1604. Son blason est « d'azur à trois pommes d'or posées 2 & 1, et une étoile d'argent mise en cœur »

Notons que Levrechon, comme Le Pois, revient en Lorraine avec le seul titre de licencié. Mais lui ne sera jamais docteur en médecine. Il entre au service du Charles III en 1600, ce qui lui vaut d'être anobli l'année suivante. Jacqueline Carolus, dans son ouvrage sur les *Médecins et chirurgiens de la Lorraine ducal*, auquel nous avons emprunté un certain nombre de renseignements, avec son amicale autorisation, signale qu'il fut un père plutôt directif, s'opposant à l'entrée de son fils dans l'ordre des Jésuites. Ce fils ne semble pas rancunier puisqu'il deviendra Jésuite et professeur de mathématiques à l'Université de Pont-à-Mousson. Jean Levrechon décède vers 1635. Aux alentours de 1620, il aurait été responsable d'un nouveau service à la Maison Dieu de Bar-le-Duc, place qu'occupera ensuite son ami Pierre Alliot dont nous avons parlé.

La toile que nous possédons est un portrait en buste de 81x63 cm. Le cadre est en bois mouluré, peint en beige, comme la plupart des tableaux de la Faculté. Il est accroché aux murs de la

²⁹ J. Carolus-Currien, op.cit.

³⁰ A. Beau, op. cit.

salle de thèses n°1. Son costume est le même que celui de ses confrères. Il est nu-tête, avec une chevelure longue et bouclée descendant jusqu'aux épaules. Le visage est assez rond, mais le nez, droit et pointu, rappelle celui de bien des visages de cette série, contribuant à entretenir un doute sur la fidélité de la représentation.

Le bandeau habituel porte l'inscription suivante :

D.JOANNES LEVRECHON HUIUSCE FACULTATIS PROFESSOR AB ANN. 1606. OBIT ANN : *Docteur Jean Levrechon professeur de cette Faculté en l'an 1606. Décédé en.*³¹

³¹ Cette inscription attribue le titre de docteur à Levrechon, ce qui semble inexact (la datée 1606 est celle de sa prise de fonction comme professeur à Pont), la date du décès est absente. Il est admis, de façon unanime, que ces inscriptions ont été ajoutées tardivement.



Anonyme : *Portrait de René Bodin*

René BAUDIN ou BODIN (1614-1635) succède à Toussaint Fournier. Nous ne savons pratiquement rien de lui, sinon qu'il est un des professeurs emporté par l'épidémie de peste de cette période.

Son portrait situé dans la salle de thèses n°1, le montre de trois-quarts, tourné vers la gauche alors que son visage est pratiquement de face. Toile peinte de 81x63 cm, avec le même cadre sobre. Le costume est celui des professeurs de Pont, le visage est plus allongé avec le même nez rectiligne. Moustache discrète.

L'inscription du bandeau est la suivante :

D.RENATUS BODIN HUIUSCE FACULTATIS PROFESSOR AB ANNO ...OBIIT 1635 : Docteur René Bodin professeur de cette Faculté en l'année ... mort en 1635.

Libellé identique à celui de Levrechon. Cette fois la date du décès est connue alors que la date de nomination ne l'est pas. Ceci permet donc de penser que la réalisation des tableaux et du bandeau qui les accompagne est nettement postérieure, certains détails de biographie étant déjà oubliés.

Nous ne possédons pas le tableau de **Pierre-Claude HAGUENIER**, professeur de 1628 à 1631, disparu également au moment de l'épidémie de peste. Il ne semble pas qu'un tableau ait jamais existé.



Anonyme : *Portrait de Marc Barot*

Nous n'avons guère plus de renseignements sur **Marc BAROT (1616-1679)** qui succède à son père. A cette date, les charges sont héréditaires et Marc Barot se voit nommé en 1630 par le duc Charles IV. Il est chargé de la chaire d'anatomie et de chirurgie. Beaucoup trop jeune, il ne prendra en charge son enseignement qu'à partir de 1641, après avoir soutenu sa thèse devant Jacques Le Lorrain. Il enseignera jusqu'à son décès. La Faculté aura été sans professeurs pendant plus de dix ans, ce qui, associé à la peste, aura amené les étudiants à fuir vers d'autres horizons. La Faculté ne s'en remettra jamais totalement.

Le tableau, avec un cadre en bois sculpté et doré, est une toile de 78x63 cm. Il représente Marc Barot de trois quarts gauche le visage plus de face. Le costume est le même que celui de ses prédécesseurs. Le sujet est encore jeune, son visage allongé. La chevelure est importante, ondulée, retombant en arrière en dessous des épaules. En haut et à droite figure un blason ; « Sous une couronne ducale, d'azur au chevron d'argent et aux trois besants d'or ».

Ce tableau comporte deux inscriptions différentes. L'une, en petites lettres, est peinte à la partie haute de la toile. Elle permet de lire :

D.MARCUS BAROT HUIUSCE FACULTATIS PROFESSOR OBIIT ANNO 1679 : Docteur Marc Barot, professeur de cette Faculté, mort en l'an 1679.

Une seconde inscription, sur le bandeau habituel, reproduit le même texte en le complétant :

D.MARCUS BAROT HUIUSCE FACULTATIS PROFESSOR AB ANN 1641. OBIIT ANN.1679

A noter un cadre un peu différent en bois doré et sculpté mais dont il n'est pas possible d'affirmer qu'il s'agit du cadre d'origine. La double inscription de ce tableau est également inhabituelle bien que le bandeau rappelle les autres œuvres de cette série.



Anonyme : *Portrait de Jacques Le Lorrain*

La nomination de **Jacques LE LORRAIN (?-1657)** se fait en 1641. Il succède à Le Pois et inaugure une lignée qui donnera quatre professeurs à la Faculté. Il va enseigner jusqu'en 1657, date à laquelle il disparaît. Le tableau indique qu'il fut au service (archiatre) de Charles IV. Il sera vice-doyen au côté de Christophe Pillement.

Le portrait, avec un cadre sobre, en bois mouluré peint en beige, est situé dans la salle de thèses n°1. Mesurant 80x64 cm d'ouverture, il est de la même facture que les précédents. Buste de trois-quarts vers la gauche, habit identique. Le visage est ovale, plus de face, montrant un homme assez jeune et souriant. Une fine moustache souligne la lèvre supérieure. La chevelure est abondante, longue et ondulée, retombant sur les épaules.

Sur le bandeau, on peut lire :

D. JACOBUS LE LORRAIN CAROLI IV DUC ARCHIATER HUJ. FACULT. PROF ET VICE DECANUS AB ANN. 1641. OBIIT ANN.1657 : Docteur Jacques Le Lorrain, archiatre du duc de Lorraine Charles IV, professeur et vice-doyen de cette Faculté en l'an 1641. Mort l'an 1657.



Anonyme : *Portrait de Christophe Pillement*

Le tableau qui concerne **Christophe PILLEMENT (?-1691)** semble bien constituer un tournant dans la facture des œuvres de la faculté. Comme le soulignait le doyen Beau³², il semble justifié de considérer ce portrait comme authentique étant donné la personnalité du sujet qu'il reflète.

Pillement succède à Baudin en 1648. Nous ignorons où il a fait ses études. Il est nommé doyen par le duc Nicolas François qui en fera le second doyen de la Faculté en 1655. Cette nomination sera confirmée par Louis XIV en 1657. Il va connaître une célébrité internationale en publiant une observation anatomo-clinique encore connue sous le nom du « fœtus mussipontain » : *Observatio singularis Mussipontana fœtus extra uterum in abdomine retenti tandemque lapidescentis* (observation singulière mussipontaine d'un fœtus extra-utérin retenu dans l'abdomen et par ailleurs calcifié). Découverte, à l'autopsie d'une femme âgée, d'un fœtus développé en extra-utérin, directement entre les anses intestinales. Après la mort du fœtus, alors qu'il était déjà bien développé, celui-ci s'est calcifié. Ces observations, fort rares, sont connues sous le nom de *lithopédion*. Les explorations actuelles, radiologie, échographie, permettent leur diagnostic aisément. A cette période, c'était une véritable curiosité qui a fait venir à Pont-à-Mousson des savants de pays divers³³. Pillement est anobli par Lettres patentes du 11 mars 1666. Il disparaît en 1691. Une pierre tombale à son nom est visible dans l'église Saint-Laurent de Pont-à-Mousson.

Cette toile de 83x64 cm, est particulière. Le portrait en buste est « entouré d'une fausse Marie-Louise peinte, qui encadre le portrait dans un ovale³⁴ ». Le chaperon qui couvre les épaules est moins important que jusqu'alors (à moins que la complexion

³² A. Beau op. cit., p. 83.

³³ Pillement ne réussit pas à convaincre le célèbre Guy Patin, médecin et homme de lettres parisien, qui traita cette observation, à tort, de fable d'Esopé.

³⁴ J. Antoine op. cit.

« imposante » du sujet le fasse paraître plus court !). L'hermine semble ici particulièrement épaisse. La chape rouge est de ce fait bien visible, laissant apparaître sur le devant la robe noire sous-jacente. Le rabat est plus long, à deux pans symétriques, rectangulaires. La couleur est encore gris-bleu avec un liseré blanc. Le visage est tout à fait particulier. De face, dans la force de l'âge, il va avec la corpulence générale, et l'artiste n'a pas essayé de flatter son modèle. La chevelure, un peu désordonnée, est couverte d'une calotte ronde. Le cadre est celui habituel, sobre, de toute cette série, en bois mouluré peint.

Visible dans la galerie de la salle du conseil, une inscription occupe la partie basse sur le bandeau habituel :

D. CHRISTOPHORUS PILLEMENT HUIUSCE FACULT. PROF. AB ANN. 1649 ? DECANUS ANN. 1657 ? OBIIT ANN.1691 : Docteur Christophe Pillement et professeur de cette Faculté en l'an 1649, doyen en 1657, décédé en l'an 1691.

Tableau restauré en 2019-2020 (Atelier Maud Zannoni – Nancy) grâce à l'Association Lorraine d'Etudes et de Recherches Dermatologiques.



Anonyme : *Portrait de Joseph Le Lorrain*

Joseph ou Jacob LE LORRAIN - selon les sources - **(?-1721)** succède à son père. Il aurait suivi le duc Charles IV dans ses campagnes militaires. Nommé professeur par Louis XIV, en 1691 selon le doyen Beau, alors que le tableau donne la date de 1692. Sa nomination est confirmée au retour de Léopold dans son duché. Anobli en 1718, il démissionne l'année suivante, de sa charge qui sera reprise par son fils François.

Son portrait se trouve dans la salle de thèses n°1, entouré du même cadre sobre en bois mouluré. Peinture à l'huile, sur toile, de 82x66 cm, le professeur est représenté en buste de trois quarts, tourné vers la gauche, le visage étant un peu plus de face. Le costume est celui attaché à son rang. Le chaperon est ample, ne laissant apparaître la toge qu'à l'angle inférieur droit de la toile. Quatre nœuds de ruban noir, en forme de V inversé, ferment la partie basse, le haut étant caché par un rabat nettement plus étendu que chez les premiers professeurs que nous avons étudiés. De forme rectangulaire, sa teinte est grise avec un liseré blanc. Le visage est assez rebondi, jovial, bienveillant. Une fine moustache souligne la lèvre supérieure. La perruque est imposante, « grand siècle », descendant en avant sur la poitrine.

Inscription habituelle :

D. JOSEPHUS LELORRAIN HUIJ.FACULTATIS PROFESSOR AB ANN.1692 ? ABDICAVIT ANN.1719 OBIIT ANN.1721 : Docteur Joseph Le Lorrain, professeur de cette Faculté en l'an 1692, ayant abdicqué en 1719, mort en l'an 1721.



Anonyme : *Portrait de Nicolas Guebin*

De **Nicolas GUEBIN (?-1720)**, nous savons peu de choses. Succédant à Marc Barot, perpétuant ainsi l'enseignement de la chirurgie dans la faculté, il vient épauler Pillement qui s'est retrouvé seul pendant quelques années, ce qui, à nouveau, n'a pas amélioré le renom de la Faculté lorraine. D'abord nommé en 1655 « jardinier simpliste » de la Faculté, celle-ci possédant un jardin botanique - important à cette époque pour le traitement des malades -, Guebin est autorisé à donner des cours par le recteur (1680), enseignement de l'anatomie, de la chirurgie et de la botanique. Il sera nommé l'année suivante par lettres patentes signées de Louis XIV et se voit confier la responsabilité de doyen à partir de 1691. Au retour du duc Léopold en 1699, il est confirmé dans ces charges. Il quittera toute activité en démissionnant en 1720. Il aura donc eu une carrière prolongée. Il disparaît au cours de la même année.

Son portrait, en buste, de 79x64 cm, est situé dans la galerie de la salle du conseil. En habit de professeur de médecine, cette peinture sur toile est assez soignée. Grand chaperon d'hermine laissant entrevoir la toge rouge à la partie inférieure ; il est fermé en avant par trois nœuds de tissu de couleur noire en forme de V renversé. Le rabat est comparable à celui de Pillement, peut-être plus long encore, mais la chevelure, abondante, frisée, et qui descend bas sur la poitrine - une perruque grand-siècle - le masque latéralement. Le visage, ovalaire, montre une bouche assez petite. On notera également un pouce de la main gauche anatomiquement assez curieux. Cette main semble tenir un objet non identifié. Le cadre est en bois sculpté, doré, bordé d'une baguette sur ses bords internes.

Il existe à nouveau deux inscriptions sur ce tableau. Celle du bandeau, postérieurement ajoutée, donne à lire le texte suivant :

**D. NICOLAUS GUEBIN HUIJ.FACULT. PROFESSOR AB ANN.1681.
DECANUS ANN. 1692 ; OBIIT 24 OCTOB. ANN.1720 :** *Docteur
Nicolas Guébin, professeur de cette Faculté en l'année 1681,
doyen en 1692. Décédé le 24 octobre 1720.*

Cette inscription reprend, semble-t-il, une autre identique qui se trouve, mais fortement effacée, à la partie haute de la toile.

A partir de 1698, sur décision du duc Léopold, les nominations des professeurs ne seront plus le fait du prince, mais se feront sur concours, annoncés publiquement : Charles IV avait nommé doyen de la Faculté, en 1662, son chirurgien **Jacques MOUSIN**, ce qui souleva une protestation vigoureuse du corps professoral. Mousin n'exercera pas sa charge et démissionnera peu après. Cette opposition se renouvèlera, cette fois contre Léopold, lorsqu'il veut que la Faculté décerne le titre de docteur, sans examen, à son premier chirurgien **François-Eustache MALISSAIN**. La Faculté s'incline de mauvaise grâce et Malissain occupe une chaire de Chirurgie créée pour lui. Il ne l'occupera qu'une année, après laquelle il donne sa démission.

Comme nous l'avons signalé, le tableau de **Guillaume PACQUOTTE (1698-1723)** manque à la collection, alors que dans son *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy*, Lionnois signale son existence dans les collections de l'Université avant la Révolution. Nous ignorons ce qu'il est devenu. Pacquotte ayant racheté la chaire de Malissain, enseigne donc l'anatomie et la chirurgie.

Même absence de tableau concernant **François LE LORRAIN (1719-1749)** qui succède à son père. Nommé par le duc Léopold, il occupera son poste pendant trente années avant de donner sa démission en 1741.



Anonyme : *Portrait de Maurice Grandclas*

Maurice GRANDCLAS (1689-1757) est né à Châtel-sur-Moselle. Il fait ses études de médecine à Pont-à-Mousson, passant sa thèse en 1714. Il est nommé professeur en 1720, prenant la succession de Nicolas Guebin. Il est rapidement doyen (1723). Sa carrière sera longue puisqu'il reste en activité jusqu'à son décès en 1757. Cette longévité n'est pas sans entraîner quelques critiques sur sa gestion des affaires, en particulier par celui qui lui succédera, Nicolas Jadelot. Il avait été anobli en 1731.

Son portrait, accroché dans la salle des thèses n°1, est à nouveau de qualité relative. En buste de trois quarts, de 76x61 cm, cette peinture montre un homme à un âge déjà avancé. Le visage est allongé avec un front assez haut. La perruque est poudrée de type Louis XV. L'habit est assez habituel avec un chaperon fermé par trois nœuds en forme de huit et faits cette fois par un cordon arrondi de couleur noire. Le rabat est rectangulaire, également noir, bordé d'un liseré blanc d'aspect très ecclésiastique. Le cadre en bois mouluré est ici peint en beige.

Le bandeau porte l'inscription suivante :

**D. MAURITIUS GRANDCLAS HUI.FACULT.PROF.AB.ANN.1720
DECANUS ANN.1723. OBIIT 15 JUN.1757 AETATIS 68 : Maurice
GRANDCLAS professeur de cette Faculté en l'an 1720, doyen en
1723. Mort le 15 juin 1757 à l'âge de 68 ans.**



Anonyme : *Portrait de Christophe Henri Le Lorrain*

Christophe Henri LE LORRAIN (1713-1755) est le fils de François. Il succède à son père dont il est d'abord l'adjoint (lettres patentes de la duchesse Elisabeth-Charlotte en 1737). La démission de son père lui permet d'être nommé en décembre 1741. Il restera en activité jusqu'à son décès, le 17 décembre 1755.

Egalement visible dans la salle des thèses n°1 ; le portrait est en buste, de trois quarts, vers la gauche, le visage restant de face. Le costume est identique à celui des prédécesseurs récents : tige rouge visible sous le chaperon d'hermine fermé par deux nœuds en huit faits d'une sorte de cordelière noire. Rabat rectangulaire à liseré blanc. Cette toile de 78x60 cm est dans un cadre de bois mouluré peint en beige. Le visage est assez fin, avec un front imposant. Une perruque poudrée, assez courte, encadre ce visage assez expressif et qui pourrait être représentatif.

Il est loisible de lire le texte suivant sur un bandeau :

D.CHRISTOPH. HENR. LE LORRAIN HUIJ.FACULT.PROF. AB ANN.1741, OBIIT 26 JUL. 1755, AETATIS 42 Docteur Christophe Henri Le Lorrain, professeur de cette Faculté en l'an 1741, décédé le 26 juillet 1755, à l'âge de 42 ans.



Anonyme : *Portrait de Pierre Parizot*

Pierre PARIZOT (1726 ?-1763) - parfois écrit PARISOT - succède au précédent. Nous savons bien peu de choses de ces derniers professeurs en dehors de l'inscription qui figure sur leur tableau. Il décède jeune encore, sans que nous en connaissions la raison.

Son portrait, visible en salle de thèses n°1. Entouré par un cadre en bois mouluré, peint en beige, il mesure 78x61 cm d'ouverture. Parizot est représenté en buste de trois-quarts, orienté vers la gauche, la tête restant de face. Pas de particularités sur le costume, qui est cependant exécuté avec une certaine finesse, comme en témoigne la fermeture originale du camail par des pompons noir, semble-t-il, et une manchette de dentelle habillant le poignet droit. La main de ce même côté repose sur un livre fermé placé verticalement devant la poitrine. Le visage est fin mais assez large, encadré par une perruque poudrée Louis XV.

L'inscription inférieure est la suivante :

D.PETRUS PARIZOT HUIJ. FACULT. PROF. AB ANNO 1756. OBIIT 3 JUN. ANN. 1763. AETATIS 37 : Docteur Pierre Parizot, professeur de cette Faculté en l'an 1756. Décédé le 3 juin de l'année 1763 à l'âge de 37 ans.

IV - Les sept tableaux des enseignants du Collège royal de médecine

Deux tableaux se détachent de cet ensemble par leur qualité et par les personnages représentés qui ont joué un rôle essentiel dans la création du Collège royal.



Anonyme : *Portrait de Charles Bagard*

Le premier est celui de **Charles BAGARD (1696-1772)** qui appartient à une famille médicale dont plusieurs membres ont été au service des ducs de Lorraine (nous en avons parlé précédemment). Charles Bagard naît à Nancy le 2 janvier 1696. Son père, Antoine, médecin du duc Léopold, joue de son influence pour le faire nommer médecin de l'hôtel du duc à l'âge de quinze ans. Ses études à Montpellier sont brillantes et, de retour à Nancy, il est nommé médecin à l'hôpital Saint-Charles puis à l'hôpital Saint-Julien. En 1721, il devient médecin ordinaire du duc Léopold. Il le sera également de Stanislas. Bien en cour, médecin réputé, il est nommé médecin-chef de l'hôpital militaire (1734). Connu pour ses travaux sur la variolisation, sur les eaux minérales vosgiennes, en particulier celles de Contrexéville, il est surtout celui qui, prenant la tête du corps des médecins de Nancy, obtient la création du Collège royal. Stanislas le nomme président et il est le premier à exercer cette fonction. Parfois considéré comme autoritaire, il mena cette institution de main de maître, le Collège occupant une partie des bâtiments de la place Royale (actuellement musée des Beaux-Arts sur la place Stanislas). En même temps il développe un jardin botanique encore partiellement visible rue Sainte-Catherine.

La façade du Palais de l'Université³⁵, devenue Faculté de droit et de sciences économiques, est décorée de statues, médaillons et bustes de personnalités illustres. Un buste de Bagard se trouve sur le pilier droit de l'accès du passage de Haldat.

Son tableau dont l'auteur est inconnu est situé dans la galerie de la salle du conseil : en buste, pratiquement de face, il est vêtu d'une robe rouge recouverte d'un chaperon d'hermine, col gris sans pans ni pointes, bordé d'un fin liseré blanc qui rappelle le vêtement des professeurs de la Faculté, (ce qu'il n'était pas). Il est vrai qu'il représentait le Collège et prenait part à nombre des activités de celle de Pont-à-Mousson : nomination des

³⁵ Le Palais de l'Académie, place Carnot, (devenu Palais de l'Université) fut inauguré en 1862 et construit d'après les plans de l'architecte Prosper Morey (1805-1886).

professeurs, soutenance des grades, des thèses, examens divers. Il porte le collier et la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Le fond du tableau de 79x63 cm, représente un paysage architecturé, peut-être le pavillon de la place royale. Le cadre est en bois sculpté, doré.

Un large bandeau inférieur contient un texte abrégé en latin, dont la transcription totale nous échappe :

CLAR. ILLUSTR. NOB VIRO. D. CAROLUS BAGARD R. ORD. EQU.			
R. PARCH R. S. NANCY.S.S.			
QUOD REG. MEDIC .NANC .COLLEG .INSTITUEND. COGITAVIT.			
SUASER. ET CURAVERIT.			
QOD EID. INSTITUTO MORIBUS .INGENIO. SCRIPTIS			
.DIGNITATE. AB INITIO PRAEFUERIT.			
QUOD HORT. BOTANIC. REG .EMPT		SUMPTIBUS.	
PROPRIIS .DITAVIT.			
HOC GRATI ANIMI MONIMENT		ORDO SALUB. MEDIC	
NANC .			
nat 2. Janv. 1696	P.P.	AN1775	mort.7.Xbre.1772³⁶

³⁶ Mort 7 Xbre. 1772 : inscription postérieure au tableau qui aurait donc été réalisé du vivant de Bagard.



Jean Girardet : *Portrait de Casten Rönnow*

Le second tableau est celui de **Casten (Chrétien) RONNOW (Rönnow) (1700-1787)**. Ce médecin suédois arrive en Lorraine dans les bagages de Stanislas comme médecin du couple. Son parcours est déjà riche, car, après une carrière de chirurgien, il reprend des études qui le mèneront en Suède, Danemark, Allemagne avant qu'il ne soutienne sa thèse devant la Faculté de Reims. Bagard et Rönnow, proches l'un de l'autre, vont unir leurs efforts pour obtenir la création du Collège. Ils auraient mieux aimé le déplacement de la Faculté de Pont vers la capitale du duché, mais Stanislas ne fera jamais rien à l'encontre des Jésuites.

Rönnow soutient et conseille Bagard tout au long de sa présence en Lorraine, comme en témoignent de nombreuses lettres qui figurent dans les collections du musée de la Faculté de médecine³⁷. Son tableau est situé à côté de celui de Charles Bagard. A la mort de Stanislas (1766), il quitte la Lorraine pour rejoindre la Suède où il décède en 1787.

Le tableau de 79x61 cm est assez remarquable. Entouré d'un cadre doré et finement sculpté de 97x70 cm, il montre Rönnow en buste pratiquement de profil, la tête étant de trois quarts regardant l'observateur. Il est coiffé d'une perruque blanche bouclée. Sa main droite repose sur un livre. Il porte un costume foncé avec une chemise à jabot en dentelle blanche, une écharpe. Il porte la croix de l'Ordre Royal de l'Etoile du Nord dont il a été fait chevalier par Gustave III de Suède en 1766, ce qui permet de dater le tableau au moment ou peu après son départ de Lorraine. Une draperie constitue l'arrière-plan. On devine une grande colonne qui peut évoquer le bâtiment qui a hébergé le Collège royal sur la place royale. Dans l'angle supérieur droit de la toile, on voit les armoiries qui lui furent données par le même roi de Suède.

³⁷ Ces lettres ont fait l'objet d'une thèse qui a reçu un prix de l'Académie Stanislas : Leroux V...

Ce tableau est attribué à **Jean Girardet (1709-1778)**. Né en Lorraine et formé à Nancy par Claude Charles, portraitiste attitré du Roi Stanislas et de sa cour, Girardet a laissé de nombreuses œuvres dans la région : tableaux d'inspiration religieuse comme sa *Descente de la Croix* considérée comme son chef-d'œuvre. Il a réalisé une grande partie des peintures des salons de l'hôtel de ville de Nancy. Il semble donc normal de lui attribuer le portrait d'un des personnages importants du duché à cette période. Le Collège royal des médecins de Nancy est également évoqué par le peintre dans un tableau mythologique représentant Esculape.

Parmi les « agrégés » ou « associés » du Collège qui nous ont laissé leur portrait, nous ne décrivons ici que ceux de François Marquet, Antoine Louis, Adrien Helvetius et Dominique Benoît Harmant. Les autres seront présentés plus loin, car les personnages qu'ils honorent, ont souvent joué un rôle important dans le maintien des structures de l'enseignement médical lors de la période troublée de la Révolution.



Anonyme : *Portrait de François-Nicolas Marquet*

François-Nicolas MARQUET (1682-1759) peut être considéré comme une victime de la création du Collège royal de médecine. Il s'est d'ailleurs lui-même chargé de se présenter comme tel ! Il fait ses études à Montpellier comme Bagard dont il est l'aîné de quelques années. Médecin réputé et dévoué, il a publié, ce qui témoigne de sa curiosité. On retiendra par exemple une comparaison, très savante, entre le pouls et le menuet utilisant des notes de musique sur leur portée. Par ailleurs botaniste averti, chargé en partie du jardin de la Faculté de Pont-à-Mousson, il a écrit un dictionnaire historique des plantes lorraines. Il arrive au faite de sa carrière en 1752 : il est médecin de l'hôtel de ville de Nancy, doyen des médecins de Nancy. Cette fonction comportait une part honorifique de représentativité, notamment vis-à-vis de la Faculté. La création du Collège va confier ces attributions au président du Collège, donc à Charles Bagard. La réalisation du jardin botanique du Collège royal confiée également à Bagard ne va rien arranger. Malgré sa participation au conseil de ce Collège, il ne pardonnera jamais à son jeune collègue cette frustration, qui aboutira finalement à son exclusion de cette docte assemblée. Cette éviction semble n'avoir été cependant que formelle et ses démêlés avec ses confrères ont laissé des nombreuses traces dans les archives du musée. Marquet avait un penchant certain pour la chicane !³⁸

Son portrait – huile sur toile de 114x76 cm - est localisé dans la salle de thèses n°2. En buste, encore jeune, le visage imberbe, il est coiffé d'une grande perruque Louis XIV qui tombe sur ses épaules et devant sa poitrine. Il porte comme Bagard une toge écarlate sous un chaperon d'hermine, un collet à deux pointes, gris bordé de blanc. Il y a également une grande ressemblance avec la tenue des professeurs de la Faculté. Le cadre est original (114x76 cm), différent de ceux de la collection. A la partie

³⁸ Dos Santos : *François-Nicolas Maquet. Sa vie, ses œuvres et ses démêlés tardifs avec le collège royal des médecins de Nancy*, thèse méd., Nancy, 2008.

supérieure, deux guirlandes feuillagées encadrent un motif central tandis qu'à la partie inférieure un cartouche médian porte les armes de la famille.

La présence de ce tableau peut étonner. Mais Marquet avait un gendre, Büchoz, qui est devenu professeur de botanique et a donné des cours au Collège royal ; Büchoz a d'ailleurs fait réaliser une gravure dont nous ne connaissons que la reproduction. Portant l'inscription pl.1 To.V, elle est de forme ovale reposant sur un socle où l'on peut lire « Aeterna Manebunt ingenii Monumenta Tui. Buchanan. » (Les traces de ton génie resteront éternelles).

L'encadrement porte le texte suivant :

Nic. MARQUET Doien du Collège roial des Médecins de Nancy, Med. Botaniste de S.A.R.LEOPOLD I, Duc de Lorraine et de Bar, Med. Consultant de l'Hôtel de ville.

Sous la reproduction, l'inscription partielle suivante : *Au frais de Mr Pierre Joseph Buchoz, médecin ordinaire du Roy de Pologne, agrégé au Collège Roial des médecins de Nancy, gendre de (Marquet. Ne figure pas sur le document en notre possession).* Une autre gravure figure, par contre, dans notre collection. Marquet y semble plus âgé.

Sous cette gravure, on peut lire :

FRANCOIS NICOLAS MARQUET doyen des Médecins de Nancy, le Théophraste de la Lorraine, Né à Nancy en 1687, Mort dans la même ville le 28 May 1759.



Jean-Baptiste Greuze : *Portrait d'Antoine Louis*

Le tableau d'**Antoine LOUIS (1723-1792)** trouve naturellement sa place ici puisqu'il fut membre associé honoraire du Collège royal des médecins de Nancy. Lorrain d'origine, il fait ses premières armes chirurgicales à Metz. Ses prédispositions incitent La Peyronie à l'attirer à Paris. Il y poursuit des études de médecine et de droit (il deviendra plus tard docteur en droit et avocat à Paris). Chirurgien des armées, il a précocement des états de service importants. Professeur de physiologie au Collège de chirurgie de Paris, chirurgien de La Charité Salpetrière, prévôt des chirurgiens à deux reprises, il est membre associé de l'Académie de chirurgie en 1746 à 23 ans. Il en deviendra le secrétaire perpétuel pendant une trentaine d'années. Il passe sa thèse de docteur en 1749 sur *De vulnerabilis capitis*. Il participe à la rédaction des Mémoires de l'Académie royale des sciences, rédige la partie chirurgicale de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, donne un cours de médecine légale au Collège de chirurgie avec un tel succès que la Faculté de médecine, qui considérait cet enseignement indigne d'elle, demandera finalement la création d'une chaire dans cette discipline. Il est connu aussi pour sa participation à l'expertise de la guillotine. Il suggère de biseauter la lame après des essais sur le mouton et des cadavres humains, d'où le nom de « Louissette » (ou de la Louison pour d'autres !) donné un temps à cet instrument de triste mémoire. Inspecteur général des hôpitaux militaires du Royaume, anatomiste, cet homme restera cependant modeste. Il demandera à être inhumé dans le carré des pauvres après sa mort par pleurésie. Certains ont prétendu qu'il avait été guillotiné mais il semble que ce soit inexact.

Son tableau -79x63 cm - accroché dans la galerie de la salle du conseil, le représente assis devant son bureau, tenant une plume à la main droite dans une position méditative. Sa main est posée sur des feuilles où il écrit, un coffret rouge, puis encore du papier. A l'arrière-plan, quelques livres. Louis est vêtu d'une veste noire sur chemise à revers de dentelle et jabot. Il porte une

courte perruque poudrée et l'ensemble des éléments de cette composition sont typiques du XVIII^{ème} siècle.

Sur le cadre doré (101x85 cm) une inscription est lisible sur le bord inférieur :

A LOUIS ACAD R CHIR SECRET PERP IN SALUB HALAE MAGDEB & CONSULT PARIS FACULT DOCTOR R C MED NAC SOC HON :
A(ntoine) LOUIS secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, consultant ... docteur de la Faculté de Paris, sociétaire honoraire du Collège Royal de Nancy.

Ce tableau a été remis au Collège par Louis lui-même à l'occasion de sa réception comme associé. Il est cité par Lionnois (1730-1806) dans son livre sur Nancy, comme figurant, comme celui de Chauliac, dans les tableaux du Collège royal, donc avant 1788³⁹. Il en existe un exemplaire identique - copie ou original ? - au musée de Metz, qui a été attribué à **Jean-Baptiste Greuze (1725-1805)** par Georges Wildenstein, expert réputé.

Peintre connu, né à Tournus, **Greuze** fait ses études à Paris (ateliers de Charles Grandon et Charles-Joseph Natoire). Il devient rapidement populaire grâce à des toiles d'inspiration religieuse, allégorique ou reproduisant la vie des gens de son époque, également par ses portraits. Plus tard il défraie la chronique par des sujets plus libertins. Classé comme peintre « rococo », bon dessinateur, ses portraits sont assez conventionnels mais de bonne facture. Il est quelque peu oublié lors de la tourmente révolutionnaire qui va préférer les sujets antiques. Le tableau de notre musée est un bon exemple de son art.

³⁹ *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy, depuis leur fondation jusqu'en 1788.* Jean-Jacques Bouvier (Abbé) dit Lionnois. Tome 2.



Anonyme : *Portrait de Guy de Chauliac*

Antoine Louis offrira également au Collège royal un autre tableau, celui de **Guy de CHAULIAC (vers 1297-1368)**.

Cette œuvre orne l'un des murs de la salle de thèses n°2. Guy de Chauliac, médecin illustre, qui a donné son nom à la Faculté de médecine languedocienne, fut un chirurgien célèbre.

Il soigna trois papes en Avignon et son traité de chirurgie - dont il fit une traduction française - *Guidon de la pratique de cyrurgie*, Lyon 1478 - restera utilisé jusqu'au XVIIIème siècle. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque universitaire de médecine de Nancy. L'admiration de Louis est donc compréhensible.

La donation est attestée par une longue inscription noire sur un bandeau doré à la partie basse du tableau :

HANC VERAM GUIDONIS A CAULIACO EFFIGIEM REGIO MEDICI. NANC. COLLEGIO DD. ANT LOUIS, Nobilibus Atavis Lothar .Editus, Collegii Soc. Honor. Acad. Reg. Chir. Paris. Secretar. Perp. *j u d : Cette véritable effigie de Guy de CHAULIAC a été donnée au Collège Royal de Médecine de Nancy par Antoine LOUIS, lié à la Lorraine par de nobles ancêtres ?, sociétaire honoraire du Collège de Lorraine, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de chirurgie de Paris, juge.*

Le tableau - peinture sur toile de 76x57 cm - représente Chauliac en buste, légèrement tourné vers la droite. Il est assis dans un fauteuil dont on aperçoit un accoudoir. Son vêtement est sombre, limité par un étroit col blanc. Le visage assez allongé est entouré par une barbe blanche mi-longue avec une moustache. Il est coiffé d'une coiffe aplatie, noire. Chauliac tient dans ses mains un livre fermé de couleur rouge sur lequel on peut lire « HIPPOCRATES ». D'autres livres sont sur une étagère en arrière de lui. On peut déchiffrer les noms d'« AVICENNA, GALENUS, ALBUCASI ». Une autre étagère supporte deux flacons de verre renfermant un liquide coloré. Ce tableau pourrait être d'un artiste italien du XVIème siècle, l'inscription étant

postérieure et faite à la demande de Louis lui-même⁴⁰. Le cadre est en bois mouluré, sobre mais doré.

Tableau restauré en 2017 grâce à l'Association Lorraine d'Etudes et de Recherches Dermatologiques.

⁴⁰ Bolzinger, Kolopp : Antoine Louis, chirurgien, ses attaches et ses souvenirs messins. Ed. ANM, 1993.



Anonyme : *Portrait de Jean-Claude Helvetius*

Un autre associé du Collège figure dans la galerie de la salle du conseil. Il s'agit de **Jean-Claude Adrien HELVETIUS (1685-1755)** parisien de naissance.

Si on en croit l'inscription qui figure sur son tableau, Helvetius (traduction latine de son nom Schweitzer) est médecin de Marie Leszczyńska, reine de France, de son mari le roi Louis XV, dont il est le conseiller. Conseiller d'Etat, il est membre de l'Académie des Sciences⁴¹. Son fils Claude Adrien, philosophe, introduit également auprès de la reine de France, est plus connu que lui.

Sur ce tableau, 95x80 cm, entouré d'un cadre en bois sculpté et doré, Helvetius pose en buste de trois quarts, sa tête restant de face. Il porte une robe noire plissée, avec une cape noire, une cravate de dentelle blanche tranchant sur ce fond sombre. Une perruque grise, ondulée et longue lui descend sur les épaules.

Une inscription figure sur le haut du tableau par ailleurs non signé.

Joann – Claud. Adrian Helvetius. regis a Sanctoribus consiliis. Regina. archiater hujusce Collegii. Honor. Socius. obiit an 1755 AE71 : Jean – Claude Adrien Helvetius, aux conseils du Roi, archiatre de la Reine et associé honoraire de ce collège. Décédé en 1755 à l'âge de 71 ans

⁴¹ Helvetius a laissé son nom à la présence d'un faisceau de muscle lisse se trouvant le long de la petite courbure de l'estomac, la bandelette d'Hevetius.



Anonyme : *Portrait de Dominique Benoît Harmant*

Dominique Benoît HARMANT (1723-1782) est aussi un membre éminent du Collège royal de médecine. Son tableau est un pastel. Il appartenait à la collection familiale de M. Berlet, un descendant d' Harmant et a été acquis en 2012 par le musée grâce à l'Association des Amis du Musée.

Le tableau mesure 56x70 cm avec une ouverture de 40x50 cm qui est donc la taille du pastel. Celui-ci est sous verre avec un montage étanche à la poussière. Cadre décoré doré assez beau. Harmant est représenté le buste légèrement tourné vers sa gauche alors que le visage est de face. Il porte un habit de velours brodé, une chemise blanche avec un rabat de fine dentelle. Le visage est régulier avec un arc des sourcils bien dessiné, des yeux fixés sur le peintre, un front haut dégarni, limité par une perruque. Le fond est homogène.

D.B. Harmant appartient à une famille connue à Nancy depuis le début du XVIIème siècle et qui a déjà compté plusieurs chirurgiens, plusieurs apothicaires et plusieurs médecins. Son père Louis, médecin diplômé de la faculté de Montpellier, occupe plusieurs fonctions éminentes : médecin des pauvres et médecin ordinaire du duc Léopold. Harmant, né à Nancy en 1723, effectue ses études de médecine à Pont-à-Mousson puis à Montpellier où il soutient sa thèse de doctorat en 1744. De retour à Nancy, il est nommé médecin ordinaire de Stanislas en 1745 ; il entre au Collège royal de médecine à sa création en 1752 - ce qui est normal puisque tous les médecins exerçant à Nancy doivent en être membres - et il devient médecin stipendié, c'est-à-dire médecin des pauvres, en 1756. Il est également médecin de l'hôpital Saint-Stanislas et de l'infirmerie royale. Au Collège royal, il occupe successivement différentes fonctions, en particulier celle de professeur de chimie en 1769, puis celle de président et de directeur du jardin botanique de la rue Sainte-Catherine en 1781. Ses fonctions de médecin stipendié le conduisent à s'opposer à son « employeur », la ville de Nancy, au cours d'un retentissant procès relatif aux exemptions dont doivent jouir les stipendiés. Harmant est reçu

membre titulaire de la *Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy* en 1752 et il y présente plusieurs communications : *Sur l'économie animale* en 1759, *Dissertation sur l'œil* en 1760 et en 1762, et surtout son célèbre travail *Sur les funestes effets de la vapeur des charbons allumés...* en 1764, ainsi qu'un compte rendu d'un ouvrage de Coste en 1774 et qu'un rapport sur un travail sur les eaux minérales de Lorraine en 1778. Combattif et tenace, certainement orgueilleux, il s'oppose à Nicolas Jadelot, professeur à la Faculté de médecine, au sein de la Société royale, en raison des mauvaises relations qui existent entre les deux institutions, mais aussi à propos des analyses d'eaux et de l'usage du titre de professeur de chimie... La famille a habité rue de la Communauté, puis rue Saint-Dizier. Harmant meurt à Nancy en 1782.

V - Les neuf tableaux des professeurs de la période révolutionnaire

Six tableaux sont représentatifs de cette période troublée. Ils concernent la plus grande partie des personnalités qui ont su sauvegarder un enseignement médical de qualité en Lorraine.



Anonyme : *Portrait de Jean-Baptiste Simonin (père)*

Jean-Baptiste SIMONIN (1750-1836) est le premier membre d'une famille⁴² dont nous possédons l'ensemble des portraits et qui va marquer pendant un siècle l'enseignement médical lorrain⁴³.

Jean-Baptiste Simonin (père), né à Nancy dans une famille non médicale, s'oriente spontanément et très tôt vers la carrière chirurgicale. Après des études brillantes pour lesquelles il reçoit, à 14 ans, un prix de la Société royale des sciences et belles – lettres de Nancy, il suit les enseignements, pendant trois années, tout d'abord de Richard Pierrot, maître chirurgien de Nancy. Ensuite, il passe six années sous la direction de Nicolas Paulet à l'hôpital royal et militaire de Nancy. Il est donc un des premiers à être formé au sein du Collège royal de chirurgie fondé par Louis XV en 1770 (lettres patentes du 29 juin). Il commence ses études, qui seront brillantes, en 1774. Sa nomination comme « Maître en chirurgie de la ville de Nancy » est proclamée à l'unanimité de ses maîtres, en mars 1777. Il prête serment dans les mains de Laflize et se voit rapidement nommé professeur à ce même collège, à la suite de la démission de Garosse (brevet royal du 18 juillet 1778). Il enseigne, comme adjoint de Léopold Robert, les « Principes de Chirurgie ». Simonin est élu en 1782 second prévôt du Collège. Titulaire de l'enseignement des principes de chirurgie jusqu'en 1793, il enseigne aussi l'anatomie dès 1791, effectuant cours et dissections dans la salle des Cerfs du Palais Ducal qu'il a aménagée à ses frais. Le Collège de chirurgie doit cesser toute

⁴² La famille de Jean-Baptiste Simonin a fait une donation importante à la bibliothèque universitaire de médecine de Nancy. Le professeur Percebois en a fait l'étude : 16 volumes du XVIème siècle, 44 du XXVIIème, 355 volumes du XVIIIème, des ouvrages du XIXème. *Ex-libris et fers de reliure*. Mémoire de l'Académie Nationale de Metz, 1989, p. 101 à 136.

⁴³ Frédérique Boulanger : *La famille Simonin (1750-1884) : trois générations et un siècle d'histoire de l'enseignement médical en Lorraine*, thèse méd., Nancy, 2001, et Henri-Victor-André Deloupy : *Le Collège royal de chirurgie. 1771-1793*, thèse méd., Nancy, 1938.

activité en 1793. Il continue à s'illustrer pendant la période révolutionnaire. Avec Laflize, il rédige pour le comité de Salut Public un mémoire sur l'état de la chirurgie en Lorraine : *Mémoire du Collège Royal de Chirurgie de Nancy* (1790). Il prône la réunion des enseignements de la médecine et de la chirurgie jusqu'alors séparés, rejoignant d'ailleurs l'avis de la Faculté, du Collège royal de médecine et de son rapporteur, l'ancien doyen Nicolas Jadelot.

L'article XXX de la constitution de l'an III permettant « *la création d'établissements particuliers d'éducation et d'instruction ainsi que des sociétés libres pour concourir au progrès des sciences, des lettres et des arts* », médecins et chirurgiens lorrains se réunissent en une Société de Santé qui se donne pour but de reprendre un enseignement médical. Simonin y donne les cours d'anatomie. Cependant, la diminution progressive des étudiants entraîne la cessation de cette activité dès l'année 1803-1804. Trois facultés viennent d'être autorisées à reprendre leurs enseignements (Paris, Montpellier et Strasbourg) et les étudiants préfèrent les fréquenter pour devenir docteurs en médecine plutôt que simples « Officiers de Santé ». Simonin continue de donner un enseignement privé, imité par d'autres. De Haldat du Lys, Sérrière ont fondé un *Cours d'instruction médicale* que Simonin rejoint en 1809 avec son fils. Il abandonne sa participation vers 1813.

Accrochée dans la galerie de la salle du conseil, cette œuvre est une peinture à l'huile de 87x67 cm, dans un cadre en bois sculpté et doré. Simonin est assis dans un fauteuil dont on devine le dossier arrondi. Les bras croisés, il est devant sa table de travail recouverte d'un velours vert. Une lettre cachetée, un encrier avec plume sont visibles. Le sujet est en costume, avec une veste noire à col relevé et revers fleuri. Il a une chemise blanche avec col montant, fermée par une cravate à gros nœud, également blanche. Son visage ovale montre un front haut. La coiffure à rouleaux nouée sur la nuque par un ruban noir permet de situer

le portrait vers 1800-1810⁴⁴. L'arrière-plan est un mur de pierre de taille de gros appareil, soigné. Il existe une signature dans l'angle inférieur droit dont l'interprétation est délicate : C.S. d'après ou C.S. d'après X, - la mention complète étant masquée par le bandeau inférieur ou par une reprise en largeur ? Il pourrait donc s'agir d'une copie. A la partie haute de la toile à droite, une inscription peu visible : J.B.SIMONIN ...

Sur le bandeau, il est possible de lire :

J.B.SIMONIN PROFr AU COLLEGE ROYI DE CHIRURGIE DE NANCY 28 7bre 1750 6 Avril 1836 J.B.SIMONIN Professeur au collège royal de chirurgie de Nancy. 28 septembre 1750-6 avril 1836

⁴⁴ J. Antoine, op. cit.



Charles Paulus : *Portrait d'Alexandre de Haldat du Lys*

Charles-Nicolas Alexandre de HALDAT du LYS (1770-1852) est né à Bourmont en Haute-Marne. Il était de la parentèle de la Pucelle de Donremy par le frère de celle-ci, Pierre d'Arc. Il fait tout d'abord des études de droit à Nancy, avant de devenir chirurgien militaire. Il quitte l'armée après la bataille de Campoformio (1797) pour revenir dans la capitale lorraine. Devant le désert qu'il découvre, il fonde une « Ecole particulière de chirurgie », enseignant l'anatomie, la physiologie et la chirurgie. Il est officiellement reconnu avec son collaborateur Serrière, alors qu'il ne possède aucun titre médical ! Il comble cette lacune devant la Faculté de Strasbourg dès la reprise de l'enseignement en soutenant une thèse de physiologie sur l'effort. Vers 1808, associé aux Simonin, père et fils, au sein de « l'Ecole particulière », il enseigne la chimie, la physiologie et la matière médicale. Il écrit plusieurs ouvrages dont une *Exposition de la doctrine magnétique* (Nancy, 1852). La consécration lui vient en 1822, date à laquelle il est nommé officiellement directeur de l'Ecole de médecine, poste qu'il occupera jusqu'en octobre 1843. Avec quelques collègues, il fait renaître la « Société » fondée par Stanislas qui prendra le nom de *Société libre des Lettres et des Sciences de Nancy*. Il y publie fréquemment, faisant preuve d'un grand éclectisme, reflet de sa riche personnalité qu'il met également au service de la municipalité de sa ville. Il meurt le 26 novembre 1852.

La toile qui le représente est également dans la galerie - 81x59 cm -, cadre en bois sculpté et doré. De face, il porte le petit costume des professeurs des Facultés de médecine, institué au XIXème siècle : robe en étamine noire avec simarre en satin cramois, rabat de baptiste. Il porte sur la poitrine la Légion d'Honneur et les Palmes académiques. En haut, à gauche, le blason de la famille : « d'azur à une épée d'argent garnie d'or soutenant une couronne royale du même et accostée de deux fleurs de lys aussi d'or ».

Un bandeau doré peint permet de lire le texte suivant en lettres rondes :

Chs Ns Alexe de Haldat Du lys, né à Bourmont, haute Marne, en 1770 ; décédé A Nancy le 26 novembre 1862, secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, membre correspondant de l'Institut, directeur de l'Ecole de médecine à Nancy

La signature de **Charles Paulus (1809–1881)** est lisible. Artiste régional, né à Château-Salins, Paulus était peintre de genre mais aussi portraitiste. Il exposa au Salon de Paris de 1838 à 1848.



Anonyme : *Portrait de Jean-Baptiste Simonin (fils)*

Jean-Baptiste SIMONIN (1785-1870) succède à de Haldat du Lys à la tête de l'Ecole de médecine.

Issu d'une famille médicale de Nancy dont nous avons commencé de parler, Jean-Baptiste Simonin (fils) bénéficie de l'enseignement paternel et exerce dès 1801 des fonctions chirurgicales dans les hôpitaux civils et militaires nancéiens. Il fait sa formation médicale à Paris et soutient sa thèse sur la rage. Il revient à Nancy où il seconde son père dans ses tâches d'enseignement, bientôt rejoints par de Haldat, Serriere puis Bonfils. A l'Ecole secondaire, il enseigne l'anatomie et surtout la clinique chirurgicale, Neret reprenant l'anatomie. Parallèlement, il remplace son père qui peu à peu restreint son activité : chirurgien aide-major puis major des salles militaires, chirurgien-adjoint puis chirurgien en chef des hospices civils. Son dévouement fait qu'il est porté par ses collègues à la direction de l'Ecole à laquelle il va se consacrer entièrement. Il est nommé directeur honoraire le 29 décembre 1847. Il est correspondant de l'Académie de médecine, membre titulaire de l'Académie de Stanislas. Il aura le temps d'écrire une *Histoire de la médecine en Lorraine*, laissant l'œuvre entreprise entre les mains de son fils Edmond.

La toile peinte, de 87x66 cm, salle de thèses n°2, entourée d'un cadre doré et sculpté, représente Simonin fils en buste avec, lui aussi, le petit costume des professeurs. Le rabat est en dentelle. Il porte les décorations de la Légion d'honneur et des Palmes académiques modestement dissimulées par la robe. Une inscription à gauche du visage permet de lire : NE en 1785 MORT en 1872.

Le bandeau habituel précise ces renseignements :

Le PROFESSEUR J.B. SIMONIN, DIRECTEUR DE L'ECOLE DE MEDECINE et DE PHARMACIE DE NANCY



Eugène Feytaud : *Portrait de François Bonfils*

François BONFILS (1769-1851) fait toutes ses études à Nancy. Après une solide formation en lettres et sciences, il commence des études médicales au Collège de médecine de Nancy. Il exerce comme chirurgien de 2ème classe à l'hôpital de Nancy et occupe le poste de responsable du service médical de l'asile de Maréville (1794). Il ne soutient sa thèse qu'en 1802. Il est successivement nommé comme chirurgien de la Maison de secours, médecin chef de Maréville, chef du service de santé des hospices du département de la Meurthe. Il crée un cours d'accouchement pour les sages-femmes à la Maison de secours. Vers 1819, il rejoint le groupe d'enseignement formé par de Haldat, charge confirmée lors de la création de l'Ecole secondaire de médecine où il enseigne l'obstétrique. Membre correspondant de l'Académie de médecine (section chirurgie-1825), il cesse son activité en 1830 au profit de son fils aîné Jean-François, qui meurt prématurément (voir page 153).

Le portrait est une toile peinte de 79x63 cm dans un cadre sculpté et doré. Il représente Bonfils de trois quarts, tête nue. Homme mûr, son crâne est dégarni, sa chevelure blanc-grisâtre ne persistant qu'à la partie arrière où elle descend assez bas dans le cou. Comme de Haldat, il porte le petit costume des professeurs de médecine. Il est décoré des Palmes académiques. La peinture est naturaliste, très précise, montrant le grain et la transparence de la peau, la finesse de la chevelure.

Un bandeau en bas de toile, identique à celui de Haldat, porte l'inscription suivante :

Fçois BONFILS, PERE, NE A NANCY LE 27 juillet 1769, DECEDE le 12 DECEMBRE 1857, PROFESSEUR DE L'ECOLE SECONDAIRE DE MEDECINE DE NANCY, MEDECIN EN CHEF DE L'ASILE D'ALIENES DE MAREVILLE ET DE LA MAISON DE SECOURS DE NANCY, MEMBRE DE LA SOCIETE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE CETTE VILLE. MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADEMIE DE MEDECINE DE PARIS ETC...ETC... EUG. FEYEN

Ce tableau, visible dans la galerie de la salle du conseil, est signé **d'Eugène Feyen (1815-1908)**, artiste également régional puisque né à Bey sur Seille. C'est un élève de Coignet et de Delaroche à Paris où il fréquente l'Ecole des Beaux-Arts. D'abord portraitiste, il peint ensuite des scènes de genre, en particulier de pêche. Il expose de nombreuses fois au Salon de Paris où il reçoit plusieurs récompenses. En 1842, il crée la Société d'Archéologie Lorraine qui sera à l'origine du musée Lorrain actuel.



Eugène Feyen : *Portrait de Jean-François Bonfils*

Jean-François BONFILS (1798-1831) est né à Nancy. Son orientation médicale se fait sous la direction paternelle et se poursuit à Paris où il est reçu docteur en médecine en 1819. Revenu rapidement en Lorraine, son père lui transmet peu à peu ses différentes fonctions hospitalières (médecin des aliénés puis médecin-chirurgien- en chef de la Maison de secours). Il commence également une carrière d'enseignant : conservateur au cabinet d'anatomie, préparateur de chimie, suppléant puis titulaire de la chaire d'accouchements (1830). Il donne également des cours de chimie, pratique la médecine légale, poursuit l'enseignement paternel au bénéfice des sages-femmes en même temps qu'il a une activité médico-chirurgicale de ville. Ses publications sont nombreuses. Il décède prématurément.

Son portrait - peinture sur toile de 81x59 cm, cadre assez simple en bois mouluré - le montre de face légèrement tourné vers la droite. Il porte la robe en étamine noire avec simarre en satin cramoisi, rabat de baptiste. Sur le revers gauche, l'insigne des Palmes académiques. Dans sa main, il tient la toque de velours rouge avec galon d'or. Son visage est un peu émacié. Ce tableau est localisé en salle du conseil.

Sur le bandeau de la partie inférieure, on peut lire :

Jh Fois BONFILS, FILS AINE, PROFESSEUR A L'ECOLE SECONDAIRE DE MEDECINE DE NANCY ? MEMBRE DE LA SOCIETE DES SCIENCES DE CETTE VILLE ? M&M, MORT LE 28 FEVRIER A L'AGE DE 33 ANS



Eugène Feyen : *Portrait de Jean-Louis Bonfils*

Jean-Louis BONFILS (1804-1845) est le second fils de François. Il prend la succession de son frère (1831), occupant la chaire des accouchements, des maladies des femmes et des enfants, enseignements qui seront longtemps associés. Il enseigne à l'Ecole secondaire et préside la Société de médecine juste avant son décès qui survient prématurément en 1845.

*Son portrait - huile sur toile de 78x59 cm, entouré d'un cadre en bois mouluré - le montre en buste de trois quarts. Il est visible salle de thèses n°2. Tourné vers la droite, son visage est un peu plus de face. Il a le costume des professeurs de l'Ecole secondaire comme son frère, et porte sur la poitrine l'insigne des Palmes académiques. Sa toque rouge est partiellement visible, en arrière-plan, posée sur un meuble. Le tableau est signé, comme celui de son père, par **Eugène Feyen**. Nous renvoyons à cette œuvre en ce qui concerne cet artiste.*

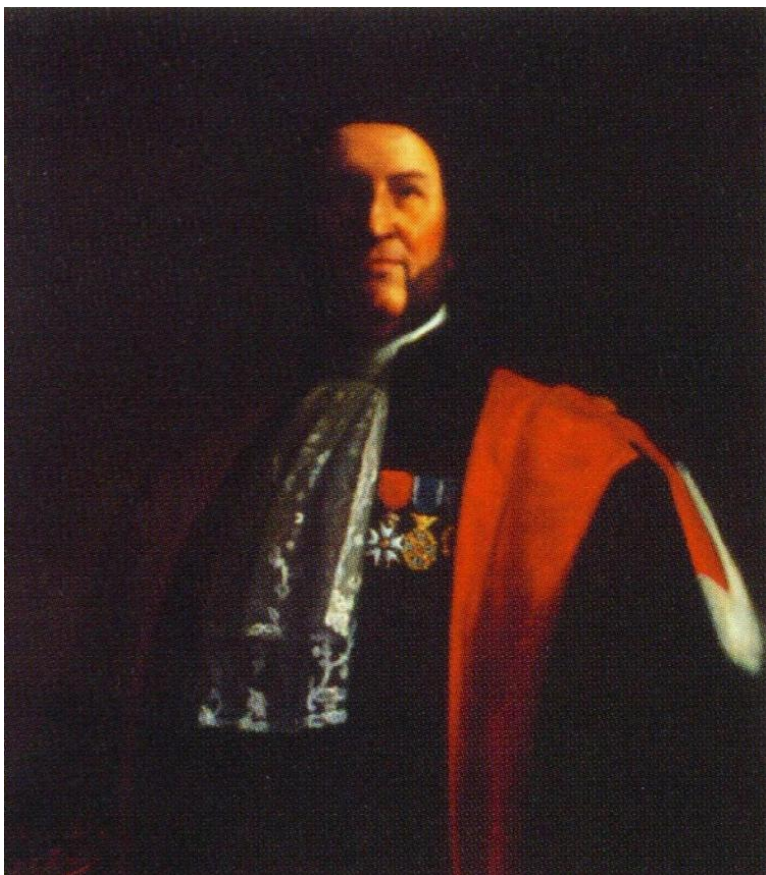


Eugène Feyen : *Portrait de Nicolas Blondlot*

Nicolas BLONDLOT (1807-1877) est né à Charmes en Lorraine mais c'est à Paris qu'il fait des études médicales brillantes. Major du concours de l'Internat, il se spécialise en chirurgie dans le service du célèbre Dupuytren. Il revient à Nancy pensant pouvoir exercer cette discipline dans le cadre de l'Ecole de médecine. La place étant déjà occupée, il se dirige vers les sciences fondamentales que sont la physiologie expérimentale et la chimie. En 1836, il est nommé professeur de chimie où il succède à de Haldat du Lys. Il sera un des rares professeurs de Nancy à conserver sa chaire dans la nouvelle Faculté issue du transfèrement de celle de Strasbourg. Ses travaux lui valent une réputation certaine : étude de la physiologie digestive (suc gastrique, bile, liquide pancréatique), travaux de toxicologie. Il est lauréat de l'Institut et membre correspondant de l'Académie de médecine. Une longue maladie l'éloigne de son laboratoire et entraîne finalement son décès.

Son portrait le montre en buste, de face. Huile sur toile de 78x62 cm, cadre sculpté et doré, il est de face, regarde légèrement vers la droite, vêtu de la robe des professeurs de la Faculté de médecine, avec long rabat de baptiste. Il porte les insignes, difficilement visibles, de la Légion d'honneur et les Palmes académiques. Cette œuvre d'excellente qualité n'est pas signée, mais pourrait être attribuée à Eugène Feyen⁴⁵. Elle est visible dans la salle du conseil.

⁴⁵ J. Antoine, op. cit.



Jules Wielhorski : *Portrait de Jean-Baptiste Edmond Simonin*

Jean-Baptiste Edmond SIMONIN (1812-1884) est petit-fils et fils des deux Jean-Baptiste Simonin déjà présentés.

Nancéien, il commence ses études dans cette ville, occupant les fonctions d'externe des hôpitaux et de prosecteur d'anatomie dès 1831. Il fait ses études à Paris, se spécialise en chirurgie. Il est l'élève de Velpeau, de Morel. En 1835, docteur en médecine, il rejoint Nancy où l'attend une carrière brillante : professeur de pathologie et clinique externe, il est titulaire de la chaire de clinique chirurgicale dès 1840. Il est parallèlement adjoint puis chef du service de chirurgie. Il exerce une autorité naturelle et occupe les fonctions de directeur de l'Ecole préparatoire de 1850 à 1872. Il assure les négociations et le transfèrement de la Faculté de Strasbourg bien qu'il sache qu'il devra laisser sa place au doyen de Strasbourg, le professeur Stoltz.

En 1842, il a fondé, avec Lallemand et les frères Parisot, la Société de médecine, société savante d'échanges qui perdurera jusqu'à ces dernières années. Il s'occupe de santé publique, organise les études dentaires. Il veut lutter contre la douleur qui complique l'acte chirurgical et sera un des premiers utilisateurs en France de l'anesthésie, pratiquant des interventions sous éther et chloroforme dès 1847.

Il est l'auteur d'un ouvrage monumental en quatre tomes : *De l'emploi de l'éther sulfurique et du chloroforme à la clinique chirurgicale de Nancy*. Professeur à la nouvelle Faculté, il est secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, membre correspondant de la Société de chirurgie et de l'Académie de médecine. Il est heureux qu'une personnalité aussi exceptionnelle se soit trouvée présente au moment délicat du transfèrement de la Faculté de médecine de Strasbourg vers Nancy.

La toile qui le représente - 98x79 cm, cadre sobre en bois doré -, montre un personnage imposant. Déplacé récemment dans la salle de thèses n°2, il pose fièrement, légèrement en contre plongée. Il porte la toge, l'habit des professeurs de médecine : robe en satin noir, simarre en soie cramoisie, épitoge sur

l'épaule gauche. On peut lire à la partie inférieure du tableau sur un bandeau sombre :

J.B.Edmond SIMONIN, Directeur de l'Ecole de médecine, Professeur à la Faculté de Nancy. 1812-1884

Ce tableau est signé, d'après Sellier, J. Wielhorski.

Jules Wielhorski (1875-1961), connu également sous le prénom de Casimir, est un peintre de l'Ecole de Nancy. Il est réputé surtout pour ses réalisations décoratives du style « Art nouveau » un peu partout en France. Il a réalisé le portrait de Simonin à partir d'un tableau de **Charles François Sellier** (1830-1882), peintre également d'origine nancéienne. Il n'est pas surprenant que celui-ci ait fait le tableau de Simonin car sa biographie nous apprend qu'il a suivi les cours d'anatomie que ce maître dispensait à l'Ecole préparatoire de Nancy. Elève de Leborne et de l'Ecole des Beaux-Arts de sa ville, il fait ensuite un séjour à Paris : atelier de Léon Coignet, Ecole des Beaux-Arts. En 1858, il est pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Les musées de Nancy abritent nombre de ses œuvres.



Anonyme : *Portrait de Léon Parisot*

Léon PARISOT (1815 -1871) est le frère de Victor. Il appartient à une illustre famille qui donnera quatre professeurs à la médecine lorraine. Léon fait des études brillantes à Nancy. Il s'oriente tôt vers l'anatomie où il occupe les grades de prosecteur, préparateur et chef de travaux. La mort prématurée de son prédécesseur le professeur Larcher, entraîne sa nomination rapide, dès 1849, comme professeur d'anatomie et de physiologie. Parallèlement, il est chef de clinique, puis médecin-chef de l'hôpital Saint-Stanislas, médecin du dépôt de mendicité. Membre fondateur de la Société de médecine, il la préside en 1861-1862, comme d'ailleurs l'Académie de Stanislas. Il inaugure un enseignement d'hygiène. Avec la guerre, il dirige le service des ambulances, mais il décède précocement le 1er décembre 1871.

Au niveau de la salle du conseil, son portrait n'est pas un des mieux venus : « Toile peinte de forme ovale, mesurant 60x47 cm. Le cadre, en bois doré sculpté, est lui rectangulaire, ouverture 79x63 cm. Portrait très académique, buste d'un homme dans la force de l'âge, aux traits relativement fermés. Le regard, derrière de fines lunettes métalliques est pénétrant. La tête est dégarnie, avec peut-être des favoris sombres⁴⁶ ». Une barbe et une moustache sont visibles mais la lecture est gênée par un vernis trop épais. L'œuvre n'est pas signée, l'état est bon.

⁴⁶ J. Antoine op. cit.

VI – Les six tableaux des professeurs de la nouvelle Faculté

Bien qu'elles ne soient pas toujours signées par leur auteur, certaines œuvres ne sont pas sans valeur artistique. Trois des professeurs précédemment étudiés ont fait partie des enseignants de l'Ecole préparatoire avant d'être nommés professeurs de la nouvelle Faculté : Nicolas Blondlot, J.B. Edmond Simonin et Léon Parisot. Nous n'y reviendrons pas.



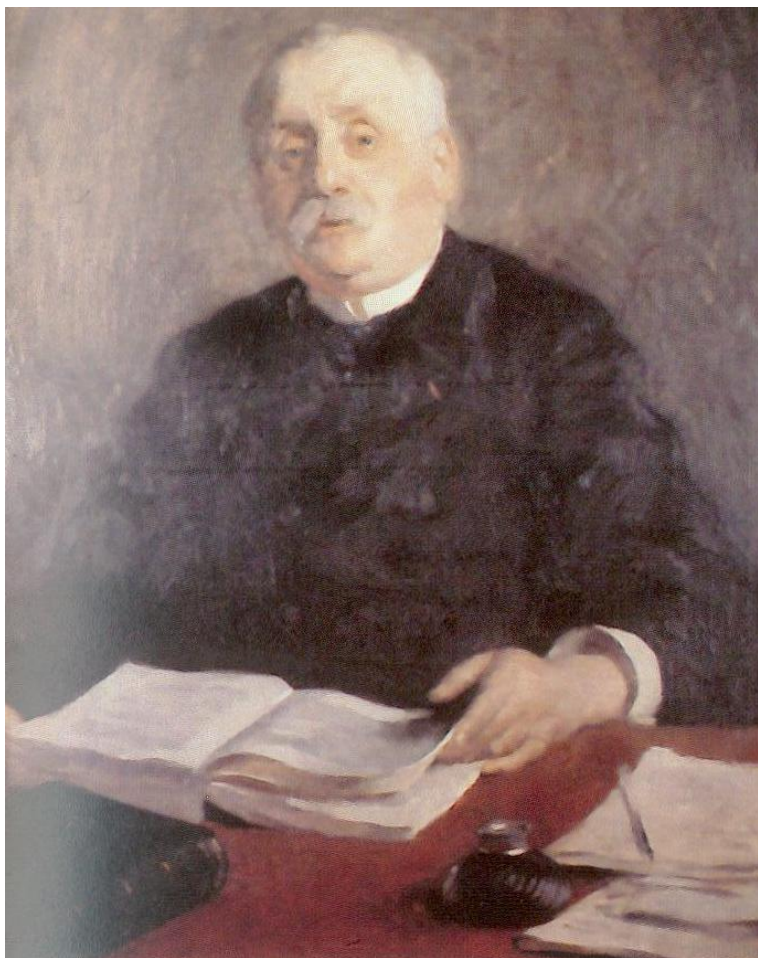
Jean-Mathias Schiff : *Portrait de Léon Coze*

Si nous conservons l'ordre chronologique, la première œuvre est celle de **Léon COZE (1819-1896)**. Son père et son grand-père ont illustré la Faculté de Strasbourg dont ils ont été professeurs et doyens. Le père, Rozier, enseigna pendant 22 ans et fut à l'origine de l'Ecole du Service de santé militaire. Léon fait donc toutes ses études à Strasbourg. Docteur en 1842, puis agrégé, succédant à son père dans la charge d'enseignement puis la Chaire de matière médicale et thérapeutique. Il se spécialise en gérontologie, en même temps qu'il pratique le laboratoire, en particulier en bactériologie sur le streptocoque. A Nancy - où il suit sa Faculté lors du transfèrement, mais avec un regret toujours perceptible pour sa ville - il est chargé d'organiser le nouvel établissement, ce dont il s'acquitte avec beaucoup de dévouement et une grande rigueur. Il prend sa retraite en 1889.

La toile, entourée d'un cadre en bois sculpté et doré, datée de 1907, mesure 50x38 cm. Elle est accrochée dans la salle du conseil. Visible en presque totalité, Léon Coze est assis sur un siège à dossier droit capitonné. Il a les mains croisées sur sa jambe droite. Il est vêtu de la robe classique des professeurs de médecine et porte la Légion d'honneur. Peint à l'âge mûr, ses traits sont reposés, bienveillants. Le regard est légèrement tourné vers la droite.

Le tableau est signé à l'angle inférieur droit de la toile : J.M. Schiff.

Jean-Mathias Schiff (1870-1939) est né à Rettel (57). Après des études à Nancy, il entre à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris où il fréquente l'atelier de Léon Bonnat, célèbre portraitiste de cette époque. De retour à Nancy, il dirige une académie de peinture avec le sculpteur Alfred Finot. Il expose à plusieurs salons locaux et quelques-unes de ses œuvres font partie des collections du musée des Beaux-Arts de Nancy.



Victor Prouvé : *Portrait d'Hippolyte Bernheim*

Hippolyte BERNHEIM (1840-1919) a été peint par **Victor Prouvé**. Ce tableau qui le représente est certainement l'un des plus connus de la collection. Bernheim, il est vrai, eut une renommée internationale qui a certainement contribué à ce succès.

Strasbourgeois d'origine, Bernheim fait toutes ses études dans la faculté de cette ville et de façon brillante puisqu'il est agrégé à 28 ans, en 1868. La guerre de 1870 manque d'interrompre une carrière qui s'annonce brillante et qui, finalement, se déroulera à Nancy. Son maître Hirtz étant obligé de quitter ses fonctions pour raison de santé, il se trouve responsable d'une clinique médicale, il a trente-trois ans. Il le restera jusqu'à sa retraite. Il se fera surtout connaître par sa participation aux travaux sur l'hypnose à la suite du docteur Liebault. Cette « *Ecole de Nancy* » selon l'appellation utilisée par certains, s'oppose au grand Charcot qui régnait sur l'hôpital de La Salpêtrière à Paris. Avec Beaunis, un physiologiste et le juriste Liegeois, tous nancéiens, ils sont les pionniers de la médecine psychosomatique qui leur vaudra la visite du jeune docteur Freud (1889). La curiosité de Bernheim s'adressa à bien d'autres domaines de la médecine. D'autre part il a contribué à l'administration de la Faculté, se passionnant notamment pour les problèmes de l'enseignement supérieur sur lequel il réalisa plusieurs rapports importants.

*Le tableau est une toile peinte – 80x63 cm, avec un beau cadre en bois, sculpté et doré, – réalisée par **Victor Prouvé** en 1895 - comme l'atteste une inscription portée par le peintre sur le tableau :*

Nancy 8bre 1895 ; Victor Prouvé
--

Bernheim est assis à son bureau, presque de face. Il a un livre ouvert devant lui ; sur ce bureau revêtu de rouge, un autre livre fermé, des feuilles, un encrier et une plume sont également visibles. Il est vêtu d'un costume croisé sombre, que le peintre a peu détaillé. Le col et les manchettes de chemise tranchent par

leur blancheur. Le visage est expressif. Le fond est assez uniforme. Ce tableau est situé dans la galerie de la salle du conseil.

Cette œuvre a été exposée à plusieurs reprises : Société nationale des Beaux-Arts (Paris, 1896), Société lorraine des amis des arts (Nancy, 1896), « *L'école de Nancy, 1899-1909, art nouveau et industrie d'art* » (Nancy, 1999) « *Les juifs et la Lorraine, un millénaire d'histoire partagée* » (musée Lorrain, Nancy, 2009).

Victor Prouvé (1858-1943) est un acteur essentiel de la vie artistique lorraine. Il fait ses études à Nancy, puis ensuite à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Son activité va s'adresser à de multiples formes d'expression, peinture où il est connu aussi bien comme portraitiste que comme paysagiste, sculpture, gravure, reliure. Il collabore avec de nombreux artistes de l'Ecole de Nancy. Il sera d'ailleurs le second président de cette école, en 1904, à la mort de Gallé. Plusieurs de ses œuvres sont visibles dans les musées de Nancy ou encore sur des monuments : monument commémoratif de la bataille de Nancy, hôtels de ville de plusieurs villes françaises. Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de sa ville natale, il a fait l'objet de plusieurs expositions dont une, en 2008, au musée des Beaux-Arts.



Jean-Mathias Schiff : *Portrait de Paul Simon*

Le tableau suivant est celui du professeur **Paul SIMON (1857-1939)**. C'est le plus grand par la taille des œuvres en notre possession : 128x95 cm. Il est signé de **J.M. Schiff** dont nous avons parlé à propos du tableau de Léon Coze.

Des études brillantes effectuées à Nancy, une thèse consacrée à l'anévrysme de l'aorte, Paul Simon, élève de Bernheim avec lequel il publie un recueil de faits cliniques, est reçu à l'agrégation de médecine en 1886, il a 29 ans. Il occupe la chaire de pathologie interne en 1894. Sa carrière hospitalière se déroule à la Maison de secours mais il est nommé à la tête de la clinique médicale devenue vacante par le décès du professeur Schmitt. Il est titulaire de la chaire à 37 ans. Excellent pédagogue, il consacre de nombreux travaux à la pathologie interne, à la tuberculose en particulier.

Son portrait, de facture assez classique, le montre assis dans un fauteuil, les bras reposant sur les accoudoirs. Il tient des gants blancs dans la main droite. Il est vêtu de la robe habituelle des professeurs de Faculté de médecine. Le visage est assez mince, il montre une moustache prolongée latéralement par une barbe taillée en pointe. « L'ensemble est très réaliste : le traitement des mains, la bouche serrée, les yeux lumineux derrière les verres du pince-nez, le modelé de la peau en font un portrait d'excellente qualité⁴⁷ ».

Le tableau porte à la partie haute l'inscription :

Docteur SIMON, Professeur de clinique médicale, 1857-1930
--

Avec la signature de l'artiste figure la date de réalisation, 1900. Le cadre en bois sculpté et doré ne manque pas de finesse. L'ensemble est accroché dans la salle des thèses n°2.

⁴⁷ J. Antoine, op. cit.



Anonyme : *Portrait de Jean-Paul Vuillemin*

Le tableau du professeur **Jean-Paul VUILLEMIN (1861-1932)** mérite également notre attention car il s'agit d'une œuvre qui tranche par son originalité. Son style « années 1900 » est indubitable même s'il n'est pas signé. Il pourrait donc être d'un artiste de l'Ecole de Nancy, sans que l'on puisse identifier un peintre particulier. Cette hypothèse est rendue pratiquement certaine par les orientations scientifiques de Vuillemin qui l'ont vraisemblablement amené à entrer en contact avec les artistes de cette Ecole. En effet, dès son plus jeune âge, grâce à son grand-père maternel et à ses parents, il reçoit une formation très solide en botanique dont on sait la place qu'elle tient dans le discours de l'école artistique nancéienne de cette époque.

Après des études secondaires à Epinal, Vuillemin commence sa médecine à Nancy où ses connaissances botaniques sont rapidement reconnues et utilisées. Il est « aide d'histoire naturelle » à 19 ans, nommé sur concours, puis préparateur l'année suivante. Membre de la Société des Sciences de Nancy dès 1882, son ascension est rapide. Ses productions scientifiques sont nombreuses dont un volume de *Biologie végétale* en 1888. La mycologie retient particulièrement son attention. Il a naturellement passé sa thèse de docteur en médecine, mais aussi de docteur ès-sciences. Il doit patienter quelques années avant qu'un poste d'agrégé ne se libère en histoire naturelle médicale, ce qui ne comble pas totalement ses vœux en l'obligeant à réorienter momentanément sa carrière. Sa réputation scientifique dépassera les frontières. Il est le créateur du mot antibiotique qui aura un succès certain quelques décennies après lui. Le chercheur A. Klein qui lui est apparenté, a résumé cette préscience dans un article paru dans *l'Est républicain* : « Le parasite vise moins à profiter de son hôte pour finalement le détruire (antibiose) qu'à s'allier avec lui pour favoriser un équilibre profitable à tous (symbiose) »,... ce qui amenait Vuillemin à s'interroger sur l'intérêt médical d'étudier ces phénomènes symbiotiques et antibiotiques. En France, il est élu membre correspondant de l'Académie des sciences, dans la

section botanique. Il a publié plus de 300 communications et plusieurs ouvrages d'enseignement.

A son départ, alors que sa santé est quelque peu chancelante, il reçoit son portrait dessiné par **Emile Friant**, dont un exemplaire fait partie de la collection du musée.

En comparant le dessin au tableau, il semble qu'un certain nombre d'années se soient écoulées et que le portrait ait pu être fait vers 1910-1920. Il s'agit d'une toile peinte de 98x79 cm, dans un cadre en bois assez simple. Vuillemin est assis dans son laboratoire, en costume protégé par une blouse blanche légèrement entrouverte sur le devant. Il tient, de la main droite, un livre ouvert sur ses genoux. Son bras gauche, replié et appuyé sur le bureau, soutient sa tête. Des rayonnages contiennent des livres assez peu visibles. On devine également le microscope avec lequel il a travaillé toute sa vie et que le professeur Gilles Percebois détaille dans son article : « C'était un monoculaire acheté d'occasion, éclairé par la lumière d'un (bec de) gaz traversant une boule de cristal remplie d'eau. » On aperçoit cette boule sur le tableau. Elle devait faire office de condensateur. « Ce tableau est de très belle qualité, d'un style « années 1930 » affirmé, malheureusement non signé ». En raison de ses qualités artistiques, ce tableau vient d'être déplacé dans la salle du conseil.



Cyprien Boulet : *Portrait de Georges Etienne*

L'œuvre suivante est consacrée au professeur **Georges ETIENNE (1866-1935)**. Né à Saint-Dié des Vosges, il fait toutes ses études médicales à Nancy, gravissant rapidement les échelons hospitaliers. Il est déjà agrégé en 1895, professeur de pathologie médicale et professeur de clinique médicale juste avant la Première Guerre mondiale. Sa contribution scientifique est importante, touchant divers domaines de la médecine : maladies infectieuses, neurologie, endocrinologie. Ses qualités de praticien, son attention aux malades faisaient l'admiration de tous. Utilisant à bon escient le laboratoire, il put encore réaliser cette osmose entre différentes disciplines, qui deviendront indépendantes dans les années suivantes.

Le tableau qui le représente - 79x63 cm, avec un cadre en bois doré sculpté, - peut se voir dans la salle du conseil. Etienne porte la toge des professeurs de médecine. Trois décorations sont visibles; la Légion d'honneur, les Palmes académiques et la Grand-Croix de la Couronne de Chêne du Luxembourg.

Ce tableau est signé de **Cyprien Eugène Boulet (1877-1972)**. Elève de Jean-Paul Laurens, de Cormon et de Raphaël Collin, il expose à plusieurs reprises au salon des artistes français où il obtient des médailles d'or (1914, 1937 à l'occasion de l'exposition universelle).



Henri-Joseph Marchal : *Portrait de Pierre Chalmot*

Le professeur **Pierre CHALNOT (1903-1982)** figure également dans la salle du conseil. Véritable chef d'école d'une chirurgie moderne, il était originaire de Franche-Comté. Ses études médicales se déroulent à Nancy où il gravit rapidement les divers échelons hospitalo-universitaires. Interne des hôpitaux en 1925, il s'oriente vers la chirurgie. Elève des professeurs Michel, puis Hamant, après une thèse consacrée à la *Prophylaxie du cancer du col utérin*, il est agrégé en 1933. Sachant tirer profit des découvertes essentielles de cette période, il va favoriser autour de lui l'éclosion de diverses spécialités qu'il confiera ensuite à ses nombreux élèves : citons la réanimation, la chirurgie thoracique, digestive, cancérologique, vasculaire. Il pratique la chirurgie à cœur ouvert dès 1950. Il fait preuve de qualités humaines et médicales qui forcent l'admiration, sachant allier l'attention aux malades à la technicité la plus affirmée. Il est impossible de signaler tous les travaux qui ont émaillé son activité et qui sont notamment rassemblés dans les thèses de doctorat de ses très nombreux élèves. Il décède en activité auprès d'une clientèle à laquelle il resta dévoué jusqu'à la fin.

Le portrait qui le représente, accroché dans la salle du conseil, est de facture assez moderne. Assis à son bureau où il est en train d'écrire une lettre ou une ordonnance, il porte un costume de ville sombre avec une cravate plus claire. Une pochette éclaire légèrement cette tenue austère. Il regarde devant lui. Son visage est peut-être moins rond, plus allongé que vers la fin de sa vie, cette forme soulignée par une barbe un peu négligée. Il porte des lunettes rondes, en écaille, qui limitent son regard direct sur l'observateur. Quelques livres sont à peine visibles à l'arrière-plan. Ce tableau, daté de 1941, mesurant 79x63 cm, est entouré d'un cadre très sobre, en bois peint.

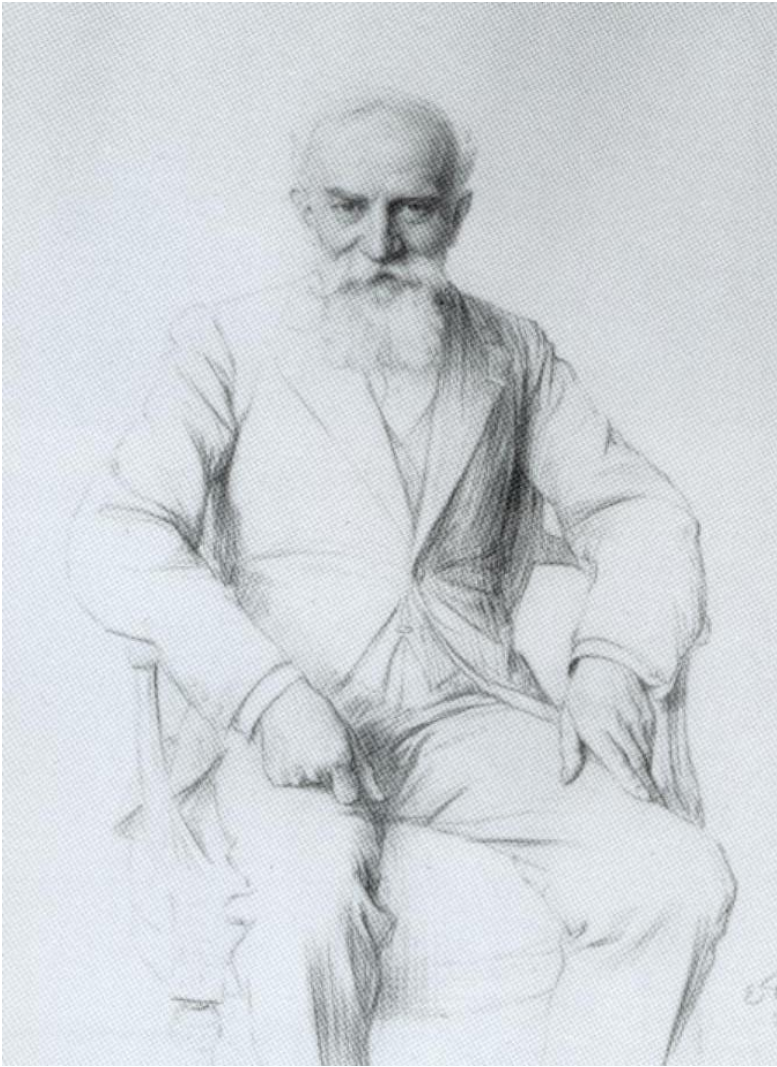
Il est signé d'**Henri-Joseph Marchal (1878-1942)**. Cet artiste lorrain a fait ses études à Nancy à l'Ecole des Beaux-Arts dont il sera le directeur. Il fréquente également l'Ecole des Beaux-Arts de la capitale où il est l'élève de Bionnat. Peintre paysagiste, il excelle dans la peinture des fleurs. Admis au Salon des artistes

français dès l'âge de 18 ans, il obtient une médaille d'or en 1926. Il a une réputation internationale, surtout comme portraitiste. Plusieurs expositions lui ont été consacrées.

Deuxième partie

TROIS DESSINS, UN BAS- RELIEF ET UNE GRAVURE

Le musée de la Faculté de médecine possède quelques dessins et gravures qui ne sont pas sans intérêt. Naturellement, ce sont encore des portraits de professeurs du siècle dernier. Ils sont l'œuvre d'artistes dont certains nous sont déjà connus, alors que d'autres, notamment lorrains, n'ont encore fait l'objet d'aucune mention. Nous nous attarderons sur ces derniers.



Emile Friant : *Portrait de Jean-Paul Vuillemin*

La première œuvre est un dessin au crayon, encadré avec un passe-partout sur lequel des traits dorés en lavis ont été dessinés pour donner un effet de profondeur. Le cadre lui-même est en bois doré, mouluré, de 30x40 cm. Il concerne **Jean-Paul VUILLEMIN (1861-1932)**, professeur d'histoire naturelle à la Faculté, dont nous avons parlé à propos de son tableau. En 1924, à l'occasion de sa promotion au grade de chevalier de la Légion d'honneur, l'Université, ses collègues et ses amis, demandent au peintre et portraitiste lorrain **Emile Friant** de réaliser un portrait de Vuillemin.

De nombreuses reproductions en ont été publiées dans divers ouvrages.

Vuillemin apparaît plus âgé que sur le tableau. Il a 63 ans. Il est visible en totalité, assis dans un fauteuil dans lequel il se tient légèrement voûté. En costume de ville, celui-ci est déformé par un certain embonpoint. Il a les bras écartés, reposant sur les accoudoirs, les mains sont posées sur les cuisses, la droite presque fermée, la gauche avec les doigts étendus. Le visage est bienveillant, avec une barbe et une moustache fournies. Le regard est franc, dirigé sur l'artiste. Le front bombé paraît d'autant plus vaste que la chevelure est réduite.

Emile Friant (1863-1932) est vraiment un contemporain de Vuillemin. Né à Dieuze, il appartient à l'Ecole de Nancy, dont il fut, très jeune, un des membres du comité directeur. Il débute précocement des études de peinture à l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy, avant de partir pour Paris. Il est l'élève de Cabanel et bénéficie des conseils de Bastien-Lepage. Il obtient un second prix de Rome à l'âge de 20 ans. Il est considéré comme un naturaliste, en particulier dans son activité de portraitiste. Lui-même se réclamait d'Ingres. Certains lui ont reproché de vouloir imiter la photographie naissante, qui d'ailleurs le passionnait. Il a réalisé de grandes œuvres dont certaines sont visibles au musée des Beaux-Arts de Nancy : *Un étudiant, La Toussaint, La douleur, Les amoureux, Portrait d'Albert Jasson*.



Henri Marchal : *Portrait de Maurice Lucien*

Henri Marchal dont nous avons parlé à propos du tableau de Chalnot a signé un dessin de l'anatomiste **Maurice LUCIEN (1880-1968)**.

Celui-ci est représenté en buste, de trois quarts. Les tons doux du pastel rendent avec beaucoup de transparence et d'humanité ce visage serein et aimable. Pastel situé dans la galerie de la salle du conseil.

Lucien, champenois d'origine, né à Châlons-sur-Marne, fait ses études médicales à Nancy. Attiré par l'anatomie, il suit l'enseignement de son maître le professeur Nicolas, nommé en 1907 à la chaire d'Anatomie de Paris. Après un détour en Anatomie pathologique, il est agrégé en 1912 puis titulaire de la chaire en 1920, à la place du professeur Ancel qui choisit de participer à la renaissance de la Faculté de médecine de Strasbourg. Auparavant, il s'illustre brillamment pendant la guerre. Il enseignera cette discipline jusqu'en 1948, date de son départ en retraite. Il est un des pionniers de la systématisation moderne du poumon, tout en participant activement aux travaux de l'Ecole endocrinologique de Nancy, illustrée par de nombreuses personnalités et particulièrement Remi Collin dont il fut très proche. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il assurera la fonction de doyen qui lui valut d'être déporté en 1944 avec plusieurs de ses collègues en raison de leur opposition à l'action des occupants, mais aussi du gouvernement français de l'époque. A son retour en 1945, il assurera à nouveau les fonctions décanales.



Jean Scherbeck : *Jacques Parisot*

Nous avons de **Scherbeck** deux portraits du doyen **Jacques PARISOT (1882-1967)**, tout à fait comparables, ce qui évoque qu'ils aient été exécutés à partir d'un portrait photographique. Il s'agit d'un dessin sur papier au crayon noir et touches de couleurs (format 60x47 cm), l'un sous-verre acquis par *l'Association des Amis du Musée* dans les années 1990, l'autre donation de Madame Puton-Scherbeck, remis à l'un de nous pour le musée.

Jacques Parisot est représenté de trois-quarts, tourné vers la droite. Très reconnaissable, il montre un visage traduisant la volonté, l'intelligence. Il est en civil avec cravate maintenue par une perle.

Jacques PARISOT fut mondialement connu. Il clôturait l'histoire d'une famille au service de notre Faculté pendant 137 ans comme le rappelait le doyen Beau lors de son éloge funèbre. Après des études brillantes à la Faculté de médecine de Nancy, il s'oriente d'abord vers la pneumo-phtisiologie et gravit rapidement les divers échelons hospitaliers puis universitaires pour se présenter à l'agrégation de médecine générale où il est admis en 1910. Formé à la discipline de laboratoire en physiologie, il participe aux travaux qui font à cette période la renommée scientifique de Nancy, l'endocrinologie. Il contribue ainsi à créer, avec Lucien, la « Revue française d'endocrinologie ». Ses qualités humaines et médicales vont déjà se révéler pendant la Grande Guerre qui a interrompu momentanément son cursus. Il y décrit le « pied de tranchées » lié aux conditions défavorables de cette période. A son retour, il est chargé de l'enseignement de la pathologie générale et expérimentale. En 1927, il est nommé à la chaire d'hygiène et de médecine préventive où il exprimera toutes ses capacités. Les œuvres qu'il a initiées sont encore nombreuses en Lorraine en médecine sociale. Il s'illustre encore pendant la Deuxième Guerre mondiale. Son comportement de résistant lui vaut d'être déporté. Revenu en Lorraine, ses collègues l'appellent aux fonctions de doyen de la Faculté (1949-1955). Il sera à l'origine

d'un élan nouveau, en faisant naître des bâtiments qui portent maintenant son nom, en favorisant de nouvelles avancées aussi bien dans le domaine de l'enseignement que dans celui de la recherche. Ses qualités l'amènent à devenir conseiller du ministre de la Santé. Nommé au conseil d'hygiène de la Société des Nations, il en assure la présidence de 1937 à 1939. Il est le premier représentant français à l'OMS.

Jean Scherbeck (1898-1989) qui a signé plusieurs portraits de professeurs⁴⁸ est un artiste lorrain, élève d'Emile Friant, mais aussi de Henri Royer, avec lequel il travaille le pastel et la peinture à Audierne en Bretagne jusqu'en 1935. Plus tard, il se consacre presque exclusivement aux portraits d'hommes ou de femmes, d'un certain âge, dits « têtes de caractère ». Ses mamiches sont célèbres. Outre des pastels, fusains, crayons, il s'est également exercé à la lithographie. Ce fut aussi un grand photographe pour de nombreux mariages ou des personnages de renom. On allait chez "Scherbeck" à Nancy, comme chez "Harcourt" à Paris. Il était aussi de bon conseil pour l'achat d'un appareil de photo. Cette dernière activité fut reprise par sa fille et son gendre, mais la concurrence des nouvelles surfaces commerciales et l'automatisation des techniques sonna le glas de cette activité, comme ce fut le cas pour la "Maison Rogers" rue Saint-Jean.

⁴⁸ Professeurs Abel, Collin, Drouet, Etienne, Froelich, Fruhinsholz, Jeandelize. Un autre photographe nancéien, **Barco**, a réalisé des portraits exposés en particulier dans la salle Kissel : ceux des professeurs Bernheim, Haushalter, Schmitt, Tourdes, Vautrin.



Ernest Bussière : *Bas relief d'Hippolyte Bernheim*
Fondeur Coste et Noble   Paris

En 2016, le musée a fait l'acquisition de ce bas-relief en bronze, jusqu'alors inconnu, **d'Ernest Bussière** représentant **BERNHEIM**⁴⁹.

Cette œuvre mesure 45x54 cm. Elle montre Bernheim de trois-quarts, tourné vers sa droite. Le bras gauche, au premier plan, est plié à angle droit, vraisemblablement appuyé sur un bras de fauteuil tandis que le bras droit, également replié, se termine par la main tenant un ouvrage... ou le bord d'un bureau. Juste en dessous de cette main se trouve la signature de l'artiste et la date : 1885. Habillé en veston civil, Bernheim a son visage pratiquement de profil. Le regard est presque dur, énergique ! La chevelure bien ordonnée se continue par des favoris, tandis qu'une moustache orne son visage. Les sourcils sont marqués. La sculpture est intéressante, les détails vestimentaires bien rendus alors que la date figurant sur le panneau témoigne d'une œuvre de jeunesse.

Ernest Bussière est né à Ars-sur-Moselle le 30 juillet 1863. Son père décède prématurément, et, étant donné les événements politiques liés à la guerre de 1870, notamment le risque de voir ses enfants obligés d'entrer dans l'armée allemande, sa mère décide de venir à Nancy avec son autre fils. Bussière y témoigne très précocement de capacités artistiques hors du commun. Le dessin, le modelage et la sculpture comblent ses aspirations. Il suit les cours de modelage de Charles Pêtre (1828-1907), et réalise dès l'âge de 15 ans une médaille de sa mère. Il réussit à se faire admettre à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Paris dont il suit les enseignements pendant huit ans. Il est le contemporain de Mathias Schiff, de Victor Prouvé et surtout d'Emile Friant : ils ont le même âge et leurs dons sont incontestables. Friant a déjà exposé et vendu au « Salon des

⁴⁹ L'acquisition a été rendu possible grâce à de nombreux mécènes : notre faculté, l'Association des chefs de service du CHRU, le Crédit Mutuel des professions de santé et de nombreux donateurs de notre Association.

Amis des Arts » (1878). Cette notoriété lui vaut d'être nommé boursier de la ville de Nancy. Il fait en sorte que cette bourse soit versée à son ami Bussière, moins argenté que lui. La réputation de Bussière sera moindre que celle de Friant, mais cependant plusieurs succès aux salons de Paris lui permettent d'envisager son retour en Lorraine (1889). Il participe à l'éclosion et au développement de l'Ecole de Nancy et ses réalisations sont nombreuses en Lorraine, en particulier dans le domaine de la céramique et de la statuaire qui restera souvent plus classique que les autres formes artistiques.

C'est dans ce domaine que Bussière est surtout présent dans le monde médical : le fronton de l'hôpital Saint-Julien, trois bustes de notre patrimoine par exemple.



Daniel Meyer : *Henri Vermelin*

Une gravure de **Daniel Meyer** concerne le portrait du professeur **Henri VERMELIN (1891-1968)**.

Après la Première Guerre mondiale où il s'illustre, Vermelin fait ses études médicales à Nancy. Elève de Fruhinsholz, il lui succède et enseigne l'obstétrique pendant de nombreuses années. Il forme de nombreux obstétriciens français et étrangers et s'implique dans les œuvres de médecine sociale, maternelle et infantile. Il dirige aussi l'école de sages-femmes.

*Ce portrait est un bois gravé datant de 1950. Vermelin est représenté de trois-quarts, regardant vers la droite. En costume de ville, avec cravate, son visage est un peu sévère. Il porte des lunettes à montures métalliques fines, une moustache occupant toute la lèvre supérieure. Le front est assez haut, la coiffure bien ordonnée avec une raie presque médiane. Ce bois pourrait avoir été inspiré par une photographie. Les initiales DM superposées, l'une des signatures de **Meyer**, sont au-dessus de l'épaule gauche.*

Daniel Meyer (1908-1993)⁵⁰ est né à Mulhouse dans une famille de musiciens. Il choisit, dès l'âge de 18 ans, de devenir sculpteur. Il suit l'enseignement de l'Ecole des arts décoratifs de Strasbourg. Il effectue un séjour à Paris avant d'arriver à Nancy en 1930. Il diversifie ses activités : bois gravés, cuivres, ex-libris. Ses œuvres traduisent son immense talent mais aussi sa nature généreuse. Il passe avec facilité et bonheur de la sculpture à la gravure où la qualité du tracé, le sens de la perspective et de la composition, la finesse de ses lettres forcent l'admiration. Professeur à l'école des Beaux-Arts de Nancy, il enseigne le modelage et la sculpture. Deux de ses élèves seront prix de Rome. Fondateur de l'Association française des collectionneurs

⁵⁰ Pour rédiger ce court chapitre sur l'œuvre de Meyer, nous avons utilisé les archives déposées au musée par Mme Pierron-Meyer. Parmi les nombreux documents réunis, les articles d'Henri Claude nous ont été particulièrement utiles.

d'ex-libris, il en assurera la présidence pendant de nombreuses années. Il fonde la Revue de l'ex-libris français. Il a beaucoup travaillé avec le monde médical. De ce fait, notre musée, avec le Centre hospitalier universitaire de Nancy et la Maternité régionale, réunit, sans aucun doute, une des collections les plus importantes de cet artiste. Il est l'auteur de nombreux ex-libris et gravures, sa production étant par ailleurs fort diversifiée : au monde musical (son épouse étant pianiste-concertiste), religieux, en particulier protestant, artistique pour les collectionneurs.

ANNEXES

La Lettre du musée



LA LETTRE DU MUSÉE

ASSOCIATION DES AMIS DU MUSÉE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY

N° 92

SOMMAIRE

- Editorial : Printemps 2020 par Jean-Luc SCHMUTZ p. 1
- Les collections de la Faculté de Médecine de Nancy : essai d'étude de leur cheminement - *Première partie de Pont-à-Mousson à la Révolution française (1592-1789)* par Jean FLOQUET p. 2
- Les "Mémoires retrouvés de Charles Bagard" par Anne-Marie EBER-ROOS p. 4
- Citations p. 1
- Visites du Musée p. 1

COTISATIONS 2020

Cotisation étudiant	10 €
Cotisation simple	20 €
Cotisation soutien*	40 €
Bienfaiteur	80 €

par chèque au nom de l'A.A.M.S.L.
adressé au Trésorier : **Pr Catherine STRAZIELLE**, Musée de la Faculté de Médecine, B.P. 20199, 54505 Vandœuvre-les-Nancy Cedex

Nous vous remercions de vous en acquitter rapidement.

* Le montant au-dessus de 20 euros donnera lieu à la délivrance d'une attestation de déduction fiscale.

VISITES DU MUSÉE

Les visites du Musée sont organisées sur demande à adresser au conservateur par email à : philippe.werner3@wanadoo.fr

Contact Musée et A.A.M.S.L.

✉ : aurelien.barthelemy@univ-lorraine.fr
 ✉ : medecine-amisdumusee-contact@asso.univ-lorraine.fr

ÉDITORIAL

PRINTEMPS - 2020

Cher(e)s Ami(e)s,

Après 14 ans de bons et loyaux services, je quitte la présidence de l'Association. Le Professeur LABRUDE dont on connaît toute l'implication dans l'histoire de la santé en Lorraine, a été élu récemment à la Présidence et prendra donc la Direction de cette association avec toutes les qualités et l'investissement qu'on lui reconnaît.

Je pense qu'au moment des changements de statuts avec l'élargissement de l'Association à toutes les composantes de la santé, il est préférable que la Présidence change également. Comme dans toute association, il faut savoir laisser la place. Je pense que le moment était venu et qu'une nouvelle impulsion pourra être donnée avec l'arrivée de Pierre LABRUDE et la nomination toute récente de Philippe WERNERT comme Conservateur du Musée.

J'espère avoir rempli ma mission, celle-ci m'ayant été confiée par mon ami Jacques VADOT, mission que j'ai exercée avec beaucoup de bonheur aux côtés de Jean FLOQUET, alors Conservateur du Musée. Je tiens à remercier l'ensemble des membres du Conseil d'Administration qui m'ont accompagné tout au long de ces années et avec lesquels j'ai toujours eu beaucoup de plaisir à travailler. Une page se tourne, mais les nouveaux Amis du Musée de la Santé en Lorraine dont vous faites partie n'ont qu'une envie, que la mémoire et l'histoire de la santé perdurent en Lorraine.

Encore un grand merci à toutes et à tous.

Jean-Luc SCHMUTZ

Lettre no 92 - printemps 2020 (1ère page)
 Editorial du président sortant, le Professeur Jean-Luc Schmutz
 « Après 14 ans de bons et loyaux services,... »

L'Association des Amis du Musée de la Faculté de Médecine de Nancy (AAMFMN) a été créée à la fin de l'année 1996 sous l'impulsion de trois personnes : le Professeur Georges Grignon (histologiste et ancien Doyen), « Conservateur des collections » et qui deviendra « secrétaire » de l'association, le Professeur Jean Floquet (anatomo-pathologiste) qui en sera le « trésorier », et le Docteur Jacques Vadot (ancien chef de travaux du Professeur Beau et Médecin-consultant en dermatologie), « premier président ».

Ils seront très rapidement rejoints par le Professeur Jean-Luc Schmutz (dermatologiste), le Professeur Claude Perrin (ORL), le Médecin-Commandant Eric Salf (ORL - Metz), le Docteur Anne-Isabelle Saïdou et Madame Marie Glock (Conservateur-DRAC) qui constitueront le premier Conseil d'Administration.

A l'automne 1997 paraîtra la première « Lettre du Musée ». Depuis cette publication se fait chaque trimestre⁵¹.

Dans les pages suivantes, nous proposons la liste des textes rangés par catégorie de façon chronologique avec pour chaque article le nom de l'auteur, le titre et entre parenthèses, le numéro de la lettre et l'année.

Un premier recueil des « Lettre du Musée » (188 pages) est paru à la fin de l'année 2006. Un second ouvrage (202 pages) a été publié en 2017, regroupant *les Lettres sur une période de dix ans de 2007 à 2016*.

⁵¹ L'année suivant la parution, les textes principaux sont mis sur le site Internet du musée créé par Bernard Legras : www.aamfmn.fr.

Textes des lettres du musée

Antiquité et avant Pont-à-Mousson

Jacqueline CAROLUS

AU TEMPS DE LA RENAISSANCE, LA PHTISIE A LA COUR DE LORRAINE (no 47 / 2009)

Jean FLOQUET

FRANCOIS RABELAIS, MEDECIN STIPENDIE DE LA VILLE DE METZ (1545-1547) (no 46 et 47 / 2009)

Pascal HENNEQUIN

LES MALADIES DE LA PETITE ENFANCE DANS LES PAPYRUS MEDICAUX EGYPTIENS (no 19 / 2002)

Anne-Isabelle SAÏDOU

GALIEN ET HIPPOCRATE (no 26 / 2003)

HERMES TRISMEGISTE ET SCHROEDER (no 28 / 2004)

Faculté de Pont-à-Mousson

Jacqueline CAROLUS

LE CARDINAL CHARLES DE LORRAINE (no 62-63 / 2012)

Jean FLOQUET

ACCOUCHEMENT DIFFICILE (no 63 / 2013)

LES JARDINS BOTANIQUES DE PONT-A-MOUSSON (no 64 / 2013)

LE CARDINAL DE LORRAINE (no 84 / 2019)

Georges GRIGNON

CHARLES LE POIS (1563-1633) (no 26 / 2003)

Gérard MICHAUX

LES EPIDEMIES DE PESTE EN LORRAINE AU XVIIe SIECLE (no 07 / 99)

Jacques VADOT

LA VIE DES ETUDIANTS EN MEDECINE A LA FACULTE DE PONT-A-MOUSSON (no 21 / 2002)

ANNE FERIET (1550-1604) : BIENFAITRICE DES HOPITAUX DE NANCY (no 83 / 2018)

Cour ducale de Lorraine

Jacqueline CAROLUS

HENRI DE LECLUZE DU TILLOY - CURIEUX "DENTISTE DU ROY DE POLOGNE" (de 1739 à 1752) "PENSIONNAIRE" DE LA VILLE DE NANCY (no 05 / 1998)

Georges GRIGNON

L'OEUVRE DU DUC LEOPOLD (1679-1729) DANS LE DOMAINE DE LA SANTE (no 31 / 2005)

Pierre LABRUDE

CHRISTOPHE CACHET (no 65 / 2013)

JEAN MOUSIN (no 70 / 2015)

Anne-Isabelle SAÏDOU

LES DERNIERS MEDECINS DU ROI STANISLAS (no 34 / 2005)

Collège royal de médecine

Jean FLOQUET

L'AFFAIRE MARQUET (no 34 / 2003)

LES ARCHIVES DU MUSEE DE LA FACULTE DE MEDECINE DE NANCY ET LE JARDIN BOTANIQUE DE LA RUE SAINTE-CATHERINE (no 45 / 2008)

ANTOINE LOUIS - UN AGREGE HONORAIRE CELEBRE DU COLLEGE ROYAL DE NANCY (no 59 / 2012)

Georges GRIGNON

PAUL-FRANÇOIS MARQUET (1685-1743) DIT L'ESCLAVE (no 02 / 1997)

FRANÇOIS NICOLAS MARQUET - LE POULS ET LE MENUET (1682-1759) (no 08 / 1999)

CHARLES BAGARD ET LA VARIOLISATION (no 10 / 1999)

LA FACULTE DE MEDECINE S'INSTALLE PLACE STANISLAS (no 27 / 2004)

LA CREATION DU COLLEGE DE MEDECINE (no 28 et 29 / 2004)

PIERRE-REMI WILLEMET (1735-1807) - PHARMACIEN ET
BOTANISTE (no 32 / 2005)

Pierre LABRUDE

PIERRE-FRANÇOIS NICOLAS - APOTHICAIRE, MEDECIN,
PROFESSEUR A LA FACULTE DE MEDECINE DE NANCY, A LA
VEILLE DE LA REVOLUTION (no 14 / 2000)

HENRY MICHEL DU TENNETAR (1742-1800) - PREMIER
PROFESSEUR DE CHIMIE DE LA FACULTE DE MEDECINE DE
NANCY (1776-1780) (no 27 / 2004)

LES MEDECINS ET LA CHIMIE EN LORRAINE AU XVIIIe
SIECLE (no 32 / 2005)

LA PARTICIPATION DE LA COMMUNAUTE DES
APOTHICAIRES DE NANCY À LA CONSULTATION DES PAUVRES
ORGANISEE PAR LE COLLEGE ROYAL DE MEDECIN (no 33 / 2005)

LES ATTRIBUTIONS DU COLLEGE ROYAL DE MEDECINE
DE NANCY EN MATIERE DE PHARMACIE (no 35 / 2006)

LA "PHARMACOPÉE DES PAUVRES" DE NICOLAS
JADELOT (NANCY, 1784) (no 36 / 2006)

L'INTOXICATION MORTELLE PAR LE NITRE DU 25 AVRIL
1787 (no 41 / 2007)

LA CONSULTATION DES PAUVRES MALADES DES
CAMPAGNES ORGANISEE PAR LE COLLEGE ROYAL DE MEDECINE A
NANCY (no 46 / 2008)

LE COLLEGE ROYAL DE MEDECINE ET L'EXERCICE ILLICITE
DE LA PHARMACIE DANS LES DUCHES PAR LES SOEURS DE LA
CHARITE (no 48 et 49 / 2009)

L'APOTHICAIRE REMY WILLEMET (1735-1807) (no 55 /
2011)

DOMINIQUE BENOIT HARMANT (no 61 / 2012)

Claude PERRIN

UNE EPIDEMIE DANS UN VILLAGE LORRAIN AU XVIIIe
SIECLE (no 03 / 1998)

ROLE DES MEDECINS DANS L'ESSOR SCIENTIFIQUE ET
TECHNOLOGIQUE DU XVIIIe SIECLE (no 08 / 1999)

CHARLES-GILBERT ROMME (1750-1795) (no 14 / 2000)

Catherine STRAZIELLE

LES SOINS DENTAIRES AU DEBUT DU XVIII^e SIECLE :
PRATIQUE DES SEPT OPERATIONS PAR PIERRE DIONIS (1707) (no
37 / 2006)

L'ORTHODONTIE AU SIECLE DES LUMIERES (no 44 et 45
/ 2008)

Chantal VUILLEMIN-PERNOT

L'OEUVRE ACCOMPLIE PAR LE ROI STANISLAS EN
MATIERE SOCIALE ET SANITAIRE AU XVIII^e SIECLE DANS LES
DUCHES DE LORRAINE ET DE BAR (no 30 / 2004)

Révolution et Société de santé

Jean FLOQUET

L'ECOLE LIBRE DE MEDECINE DE NANCY (1793-1822)
(no 36 / 2006)

Georges GRIGNON

LA SOCIETE DE SANTE DE NANCY (1796-1806) (no 33 /
2005)

Jean-Pierre GRILLIAT

LE DOCTEUR PIERRE-HYACINTHE BENIT CREATEUR DU
PRIX BÉNIT (no 06 / 1998)

Ecole secondaire et école préparatoire de médecine

Jacqueline CAROLUS

JEAN-BAPTISTE-EDMOND SIMONIN (1812-1884) -
CHIRURGIEN NANCEIEN, PIONNIER DE L'INSUFFLATION
PULMONAIRE (no 13 / 2000)

Transfèrement et fin du 19^{ème} siècle

Georges GRIGNON

LE TRANSFERT DE LA FACULTE DE MEDECINE DE
STRASBOURG A NANCY EN 1872 (no 05 et 06 / 1998)

A NANCY, UNE DECOUVERTE PROPHETIQUE, UN NOM OUBLIE : CHARLES GARNIER (1875-1958) (no 16 / 2001)

Jean-Pierre DESCHAMPS

LE DOCTEUR DUFOUR, UN MEDECIN NORMAND A PARIS. OBSTETRIQUE ET SOINS AU NOUVEAUX-NES A NANCY, UN ROLE PIONNIER (no 93 / 2020)

Pierre LABRUDE

NICOLAS BLONDLOT- PROFESSEUR DE CHIMIE, PHARMACIE ET TOXICOLOGIE (no 73 / 2015)

A. LE COUSTUMIER

HENRY TOUSSAINT (1847-1890) - PIONNIER OUBLIE DE LA MICROBIOLOGIE (no 07 / 1999)

Claude PERRIN

JULES CREVAUX (1847-1882) - MEDECIN EXPLORATEUR LORRAIN (no 10 / 1999)

JULIEN-FRANCOIS JEANNEL (1814-1896) (no 20 / 2002)

Eric SALF

LEON POINCARÉ ET SON OEUVRE DE PRECURSEUR (no 13 / 2000)

Sylvain SALZGEBER

ETIENNE PARISSET (1770-1847) - MEDECIN DES ALIENES ET DES EPIDEMIES AU XIXe SIECLE (no 37 / 2006)

Anne URVOY-BERTRAND

PREVENTION DE LA TUBERCULOSE PAR L'AFFICHE A LA FIN DU XIXe SIECLE (no 36 / 2006)

Philippe WERNERT

LES SEPULTURES DE LA CHAPELLE DE L'HOPITAL SAINT-JULIEN (no 85 / 2018)

20ème siècle et au-delà

Claude CHARDOT

LE DOCTEUR BENHIMA (no 50 et 52 / 2010)

Marie-Bernard DILIGENT

HISTOIRE DE LA PSYCHIATRIE EN LORRAINE (no 11 et 12 / 2000)

Adrien DUPREZ

CREATION, INSTALLATION ET EVOLUTIONS DES CHU (no / 2009)

Jean FLOQUET

UNE THESE DE MEDECINE SUR LE CHAMP DE BATAILLE DURANT LA GRANDE DE GUERRE (no 66 / 2013)

LA MATERNITE DEPARTEMENTALE DE NANCY : UNE NAISSANCE RETARDEE (no 80 / 2019)

UN "NOUVEAU MUSEE" POUR LA SANTE A BRABOIS (no 89/2019)

Jean-Marie GILGENKRANTZ

LOUIS MATHIEU - NAISSANCE DE LA CARDIOLOGIE A NANCY (no 43 / 2008)

Simone GILGENKRANTZ

UNE ETUDIANTE AMERICAINE AU CENTRE ALEXIS VAUTRIN EN 1956-1957 (no 86 / 2018)

Hélène GRANGE

LE DOCTEUR LOUIS SENLEC ET LE DOCTEUR LOUIS LUCIEN (no 75 / 2016)

Georges GRIGNON

LUCIEN CUENOT (1866-1951) - ZOOLOGISTE ET PHILOSOPHE DES SCIENCES (no 09 / 1999)

POL BOUIN (1870-1962) ET L'ESSOR DE L'ENDOCRINOLOGIE EXPERIMENTALE (no 15 / 2001)

UN SAVANT NANCEIEN MECONNU : LEON MALAPRADE (1903-1982) ET POURTANT ... (no 21 / 2002)

REMY COLLIN (1880-1957) (no 25 / 2003)

Pierre LABRUDE

L'HOPITAL JEANNE D'ARC DE DOMMARTIN-LES-TOUL : LES HOPITAUX MILITAIRES AMERICAINS DE LA GUERRE FROIDE EN FRANCE (no 54 / 2010)

L'HOPITAL JEANNE D'ARC DE TOUL (no 60 / 2012)

LA COLLABORATION SCIENTIFIQUE ENTRE LA FACULTÉ DE MEDECINE ET L'ECOLE SUPERIEURE DE PHARMACIE DE NANCY PENDANT LA GRANDE GUERRE (no 82 / 2017)

LE PROFESSEUR GILBERT PERCEBOIS ET L'HISTOIRE ET LA MEDECINE (no 86 / 2018)

François-Xavier LONG

LES BLESSES DE LA FACE DE LA GRANDE GUERRE ET LES
ORIGINES DE LA CHIRURGIE MAXILLO-FACIALE MODERNE (no 12
/2000)

Michel MANCIAUX

UN SIECLE AU SERVICE DES ENFANTS EN LORRAINE (no
22 / 2002)

Claude PERRIN

LA FIN TRAGIQUE DE HENRI CHAPUT (1857-1919) (no 17
/ 2001)

Denis REGENT

1895-1995 : CENT ANNEES DE RADIOLOGIE HOSPITALO-
UNIVERSITAIRE AU SERVICE CENTRAL DE RADIOLOGIE DE
L'HOPITAL CENTRAL DE NANCY (no 78 et 79 / 2017)

Jean SCHMITT

JULIEN FRANCK (1879-1944) - UN OMNIPRATICIEN
ESCLAVE DE SON ENGAGEMENT OU L'IMMOLATION SUR
L'AUTEL DE LA MEDECINE (no 04 / 1998)

Lucette SCHWEYER

L'INSTITUT EN SOINS INFIRMIERS DE NANCY (no 72 /
2015)

L'IMPLICATION DES PROFESSEURS DE MEDECINE DANS
LA FORMATION DES INFIRMIERES : BREF HISTORIQUE (no 91 /
2019)

Jacques VADOT

LES CHEMINS DE LA SOUFFRANCE ... UNE APPROCHE DU
SERVICE DE SANTE ALLEMAND (1914-1918) (no 23 / 2003)

CREATION ET DEVELOPPEMENT D'UN LABORATOIRE DE
"MYCOLOGIE" AU SERVICE DE DERMATOLOGIE DU CHU DE
NANCY (no 90 / 2019)

Eric SALF

LE MEDECIN INSPECTEUR GENERAL VINCENT LEGUEST
(no 71 / 2015)

Jean-Pierre VOIRY

UN GRAND CHIRURGIEN NANCEIEN: LE PROFESSEUR
PIERRE CHALNOT (no 81 / 2017)

Anne-Marie WORMS

UNE HISTOIRE DE L'HUMANITAIRE (no 50 et 51 / 2010)

Divers

Bernard ANDRIEU

QUELLE ECOLE DE NANCY ? (no 53 / 2010)

Jacqueline CAROLUS

LE PROCES DE LA "MAIN COUPPEE" (no 23 / 2003)

LA MODESTE CARRIERE DE PIERRE POIROT (1621-1673)

MAITRE CHIRURGIEN A NANCY (no 69 / 2014)

Michel DUC

LE PLOMB EN DERMATOLOGIE ET EN COSMETOLOGIE,
AU FIL DU TEMPS (no 24 / 2003)

Jean FLOQUET

DANIEL MEYER (1908-1993) SCULPTEUR-XYLOGRAPHE,
ET LES MEDECINS LORRAINS (no 40 / 2007)

LES ARCHIVES DE LA FACULTE (no 59 / 2012)

Alain FONTAINE

SAINTE APOLLINE, PATRONE DES CHIRURGIENS-
DENTISTES (no 42 / 2007)

Georges GRIGNON

FRANÇOIS HUMBERT (1776-1854) - LE PREMIER
ETABLISSEMENT DE SOINS ORTHOPEDIQUES FRANÇAIS A
MORLEY OU LE TALENT OUBLIE (no 03 / 1998)

François HELLER

FRANÇOIS-CLEMENT MAILLOT (1804-1894) - UN
ILLUSTRE INCONNU (no 17 / 2001)

François JUNG

LES OFFICIERS DE SANTE DANS LE DEPARTEMENT DE LA
MOSELLE (no 02 / 1997)

Pierre LABRUDE

UN VIEUX MEDICAMENT EN RELATION AVEC TOUL - LE
BAUME DU COMMANDEUR - HYPOTHESES SUR SON ORIGINE
(no 16 / 2001)

L'ELIXIR DE GARRUS : MEDICAMENT OU LIQUEUR DE
TABLE ? FORMULE ORIGINALE OU IMITATION ? (no 24 / 2003)

BOULE DE MARS, BOULE DE NANCY, BOULE D'ACIER (no
39 / 2007)

L'ELIXIR DE LONGUE VIE (no 52 / 2010)

Michel LAXENAIRE

LA FOLIE A L'OPERA (no 39 / 2007)

Bernard MATHIEU

DE LA RENFERMERIE A LA MAISON HOSPITALIERE SAINT-CHARLES - 1652-2018 (no 87 / 2018)

Jean-Pierre NICOLAS

LA CHIMIE A LA FACULTE DE MEDECINE DE NANCY DE 1776 A 2006 (no 37 / 2006)

Claude PERRIN

REFLEXIONS A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE DE LA MEDECINE - RELATION D'UNE EXPERIENCE VECUE (no 35 / 2006)

Anne-Isabelle SAÏDOU

LA LEÇON D'ANATOMIE VUE PAR LES ARTISTES LORRAINS (no 15 / 2001)

ICONOGRAPHIE DES SAINTS-MEDECINS COME ET DAMIEN AU MUSEE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE EN LORRAINE (no 25 / 2003)

Eric SALF

LE MUSEE DU SERVICE DE SANTE DES ARMEES AU VAL-DE-GRACE A PARIS (no 04 / 1998)

LE FONDS ANCIEN DE LA BIBLIOTHEQUE MEDICALE DE L'H.I.A. LEGUEST – METZ (no 19 / 2002)

Jean-Luc SCHMUTZ

HISTORIQUE DE LA SYPHILIS : PARALLELISME AVEC LE SIDA (no 11 / 2000)

Jacques VADOT

LES MOULAGES DERMATOLOGIQUES DU MUSEE (no 09 / 1999)

LES SOEURS DE SAINT-CHARLES ET LES HOPITAUX DE NANCY (no 29 / 2004)

JEHAN BAUHIN (no 67 / 2014)

A PROPOS DE "PREPARATIONS MAGISTRALES" A MONTBELIARD AUX XVe ET XVIe SIECLES ET A NANCY AU XXe SIECLE (no 88 / 2019)

Texte de présentation du doyen Georges Grignon

Lors de la création de l'Association (1996)

Née en 1572, notre Faculté est l'une des plus anciennes facultés françaises. Depuis un peu plus de quatre siècles sa vie s'est écoulée avec ses moments heureux, ses difficultés, ses périodes sombres. Les hommes se sont succédés, qui nous ont précédés et qui ont, jour après jour, façonné ce qui est maintenant notre patrimoine. Et ce patrimoine est riche, riche par son contenu spirituel et culturel, riche matériellement de tous les objets abandonnés au cours du chemin et qui nous restent comme autant de témoins de leurs œuvres et de leur lente et parfois maladroite quête d'un progrès dont ils nous ont fait les légataires.

La Faculté possède ainsi une très importante collection de tableaux. Certes, tous ne sont pas d'égale facture. On suppose que les portraits des premiers Professeurs de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson ont été peints pratiquement en même temps, alors que les « modèles » avaient disparu ; certains au contraire, révèlent un talent indiscutable, comme le portrait de Pierre Parizot, d'Helvetius, membre associé au Collège Royal de Médecine ou d'Edmond Simonin, dernier directeur de l'Ecole Préparatoire de Médecine.

De nombreux documents et instruments illustrent non seulement la vie quotidienne des institutions : Faculté de Pont-à-Mousson puis de Nancy, Collège Royal de Médecine, Collège Royal de Chirurgie, Ecole de Médecine, puis Faculté issue du transfèrement de celle de Strasbourg, mais aussi de l'exercice de la médecine.

Il convient que nous conservions précieusement ce patrimoine, que nous le fassions connaître et que, dans la mesure du

possible, nous l'enrichissons. Mais il importe aussi que nous en assurions la maintenance, en particulier, celle de notre exceptionnelle collection de tableaux dont certains sont, malheureusement, dans un état déplorable et ont un urgent besoin de restauration. Le coût de la restauration est très élevé, les crédits provenant de la Faculté très modestes et notoirement insuffisants. Nous ne pouvons y faire face qu'avec l'aide de chacun.

C'est un des objectifs de l'Association des Amis du Musée que de solliciter et réunir des dons destinés, en dernière analyse, à notre patrimoine. L'autre objectif essentiel de cette Association est de susciter des travaux sur la passionnante histoire de la médecine en Lorraine.

Plusieurs conférences sont d'ores et déjà prévues pour 1998, des thèses sur des sujets d'histoire sont en cours.

La Lettre du Musée, qui paraîtra tous les trois mois, aura essentiellement un rôle d'information sur la vie de l'Association et nous le souhaitons vivement, un rôle de coordination entre tous ceux qui, nous l'espérons, seront nombreux à s'intéresser à notre histoire et à ce qu'elle nous a apporté.

Index des noms des personnes

Les noms des « sujets » sont en majuscule, les autres (artistes,...) en minuscule.

ALLIE, 71	Hippocrate, 26
ALLIOT, 59, 63	JADELOT, 14
BAGARD, 67, 69, 115	LE LORRAIN, 95, 101, 109
Barco, 196	LE POIS, 41, 77
BAROT, 85, 93	LEVRECHON, 87
BAUDIN, 91	LOUIS, 127
BERNHEIM, 171, 199	LUCIEN, 193
BLONDLOT, 159	Marchal, 193
BONFILS, 151, 155	MARQUET, 123
Boulet, 181	Meyer, 203
Bussière, 199	MITTIE, 73
CACHET, 47	PARISOT, 165, 195
CHALNOT, 183	PARIZOT, 111
COZE, 169	Paulus, 146
de CHAULIAC, 131	PERRIN, 53, 55
de HALDAT, 145	PILLEMENT, 97
ETIENNE, 181	Prouvé, 172
FOURNIER, 81	RONNOW, 119
Friant, 178, 191	ROUSSELOT, 49
Galien, 28	Scherbeck, 196
Girardet, 120	Schiff, 169
GRANDCLAS, 107	Schröder, 36
Greuze, 128	SIMON, 175
GUEBIN, 103	SIMONIN, 141, 149, 161
HARMANT, 137	Trismégiste, 33
HELVETIUS, 135	VERMELIN, 203
Hilaire, 3	VUILLEMIN, 177, 191

La Faculté de médecine de Nancy abrite une collection importante de tableaux et dessins dont l'origine remonte à la fin du seizième siècle à la Faculté de médecine de Pont-à-Mousson. Cette collection fait partie du musée de la Faculté, gérée par l'Association des Amis du Musée, devenue "Association des Amis du Musée de la Santé de Lorraine" en 2019 . Cet ouvrage présentant l'ensemble des portraits des médecins, chirurgiens et/ou enseignants, rassemble cinquante-trois tableaux, trois dessins, un bas-relief et une gravure. Chaque réalisation est accompagnée d'une description et d'informations relatives au sujet et à l'artiste lorsque ce dernier est connu. Ces œuvres sont réunies selon plusieurs périodes du développement de la médecine en Lorraine : la Faculté de Pont-à-Mousson, les médecins et chirurgiens des ducs de Lorraine, le Collège royal de médecine, la période révolutionnaire, la nouvelle Faculté. En annexe, figurent une liste de tous les textes principaux parus dans " Les Lettres" du musée et un index alphabétique.